

éditorial

dossier

La licorne et le narval : Licorne de mer et
licorne de terre – *Mireille DIDRIT MORGAN-SMITH*

entre-voix

Avoir son mot à dire – *Pépito MATÉO et Lucien GOURONG*

l'émotion des mots

Maurice Fourré... à l'amande basilicale – *Claude BESSON*

textes

Paroles d'Afrique : Vie, mort et fertilité en Égypte ancienne ;
Hathor et les femmes ouvertes – *Alain ANSELIN*

paroles d'artistes

Petits contes nègres. – *LE ROYAL DE LUXE*

l'ivre de contes

Tahiti : à la recherche d'une tradition naufragée – *Jean-Loïc LE QUELLEC*

légendes contemporaines

Fauves et usages de fauves – *Jean-Louis BRODU*

paroles en œuvre

Franz Boas et les contes amérindiens – *Jean-Loïc LE QUELLEC*

contes en chemin

Petit traité de malveillance : Le conte est-il bon ? – *Olivier DOBREMEL*

usages du mythe

Fête contemporaine, fête virtuelle et
mythologie américaine : Halloween – *Frédéric DUMESNIL*

juste un mot

Légende – *Jean-Loïc LE QUELLEC*

le grand devisement du monde

Comment les amours meurent et comment les nuits tombent
Promenade ethno-linguistique
à Motalava (Vanuatu, Mélanésie) – *Alexandre FRANÇOIS*

brèves

comptes-rendus



ISSN : 1291-4606
Le numéro : 135 F

LA MANDRAGORE

revue des littératures orales



Contes
Mythes
Rumeurs
Dires
Poésie
Légendes
Chansons
Langue
Lieux de parole
etc...

« La parole écrite perce la dalle du silence comme une lance
et la parole dite la scalpe comme une rafale.

C'est la même action,
mais réalisée par deux gestes différents
qui se complètent. »

(Hawad)

Numéro 5

1999



Le grand devisement du monde

**Comment les amours meurent
et comment les nuits tombent.**

**Promenade ethno-linguistique à Motalava
(Vanuatu, Mélanésie)**

Alexandre FRANÇOIS

Aux antipodes de nos contrées herbues, au beau milieu de l'Océan Pacifique, se trouve une petite île de douze kilomètres de long sur trois de large, nommée Motalava. Comme toutes les îles de la vaste Océanie, elle fut peuplée, au cours du premier millénaire avant notre ère, par des populations venues des côtes de Nouvelle-Guinée, au nord de l'Australie ; encore ne s'agissait-il que d'une des branches de la grande famille des peuples Austronésiens, dont la formidable aventure avait commencé quelques siècles plus tôt vers l'île de Taiwan, et qui en quelques coups de voiles avaient fini par peupler la Malaisie, les Philippines, l'Indonésie, Madagascar à l'ouest, et tout le Pacifique à l'est, depuis l'archipel des Salomon jusqu'à l'île de Pâques ! Aujourd'hui, les langues d'Océanie, parlées seulement par 0,2 % de la population mondiale, atteignent le nombre phénoménal



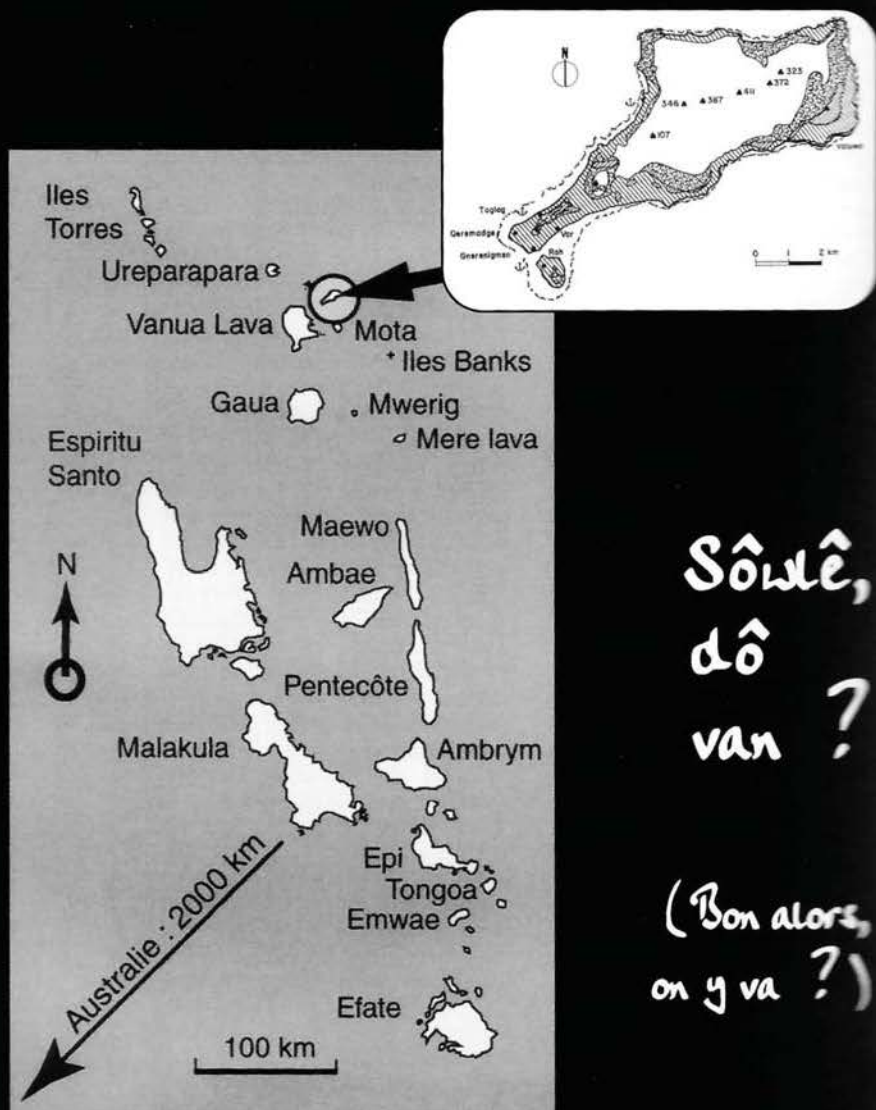
de 950, soit plus de 15 % du nombre de langues parlées sur la planète¹. C'est dire combien cette région du monde représente une mosaïque de « petites langues » parlées par de minuscules communautés de quelques milliers à peine de locuteurs : ainsi, la République du Vanuatu, avec ses 113 langues pour 190 000 habitants, constitue le record mondial de densité linguistique ; les deux

Ci-dessus : plus petites que les anciennes embarcations qui permirent aux ancêtres Austronésiens de peupler le Pacifique, les pirogues à balancier servent aujourd'hui pour la pêche le long des côtes.

Page ci-contre : emplacement de l'île de Motalava, parmi les îles Banks, au nord du Vanuatu.

En cartouche : jadis peuplée vers Valuwa (Aplôw dans notre conte), l'île de Motalava l'est à présent surtout dans les villages de l'ouest. [carte extraite de Vienne 1984].

1. Voir aussi Dixon 1991:229.



Petit lexique des peuples du Pacifique

Austronésiens (ex-Malayo-Polynésiens): famille linguistique la plus étendue au monde, couvrant presque toutes les îles (sauf l'Australie) depuis Madagascar jusqu'à l'île de Pâques; leur expansion aurait démarré à Taiwan, il y a 5000 ans, avant d'évoluer vers le sud-ouest et le sud-est (>1000 langues).

Polynésiens : groupe de langues de la famille austronésienne, parlées à l'est du Pacifique, comprenant notamment le tahitien, le hawaïen, le maori de N.-Zélande. Ils n'ont atteint ces îles orientales que récemment, vers 800 ap.JC. (< 38 langues).

Mélanésiens : ensemble de peuples austronésiens ayant peuplé (vers 1000 av.JC?) le sud-ouest de l'Océan Pacifique : Nouvelle-Calédonie (les Kanak), Vanuatu, Salomon, Fiji et les côtes de Papouasie-Nouvelle-Guinée. Plus de 400 langues, toutes austronésiennes.

Aborigènes : Peuples non-austronésiens ayant peuplé l'Australie il y a plus de 40000 ans, donc bien avant l'expansion austronésienne. Env. 250 langues, très menacées.

Papous : Peuples non-austronésiens ayant peuplé la Papouasie-Nouvelle-Guinée (une des plus grandes îles du monde) il y a plus de 40000 ans. Plus de 750 langues, encore mal connues.

Vanuatu (ex-Nouvelles-Hébrides) : archipel de 80 îles peuplées par environ 160000 Mélanésiens, parlant plus de 110 langues différentes; en outre, le *bislama*, créole à base d'anglais, est la langue nationale (cf. chanson 2). Ancienne colonie franco-britannique, indépendante depuis 1980.

Banks : petit groupe de six îles situé au nord du Vanuatu, près des Salomon : 13 langues, toutes mélanésiennes, dont le motlav parlé à Motalava (1600 loc.).

autres pays composant la Mélanésie, à savoir la Nouvelle-Calédonie et les îles Salomon, ne sont pas en reste, puisqu'ils possèdent respectivement 28 (les langues dites « kanak ») et 63 langues distinctes. Un peu perdu au milieu de cet océan polyglotte, et confiné dans l'île de

Motalava parmi les îles Banks du nord du Vanuatu, le motlav reste une langue relativement importante, avec ses 1600 locuteurs ! Le petit tour linguistique que nous vous proposons vous donnera une idée des traits particuliers que l'on rencontre là-bas – qu'il s'agisse de traits communs aux langues mélanésiennes, ou de développements plus originaux de la langue motlav. Ce sera aussi l'occasion de nous promener (*tatal*) sur les plages de sable blanc (*nê-vêthiyle qagqag*), au vent du large qui parfois fait les cyclones (*ne-leñ-wub* « le vent qui frappe »), une noix de coco (*nô-wôh*) à la main et une guirlande de poissons (*na-thay ne mômô*) dans l'autre. Bien sûr, tout en marchant nous chanterons une chanson (*se-se n-eh*), avant de nous arrêter au village (*le-pnô*) pour écouter un conte ou deux (*na-vap t-amwag*, « les paroles d'autrefois »).

Sôwlê, dô van ?
(Bon alors, on y va ?)

La civilisation de Motalav

Les 1600 locuteurs du motlav se répartissent en deux groupes : une minorité de 300 personnes environ, a quitté plus ou moins provisoirement l'île de Motalava, pour gagner les villes de Port-Vila ou Santo, situées plus au sud; elle y cherche un travail et un peu d'argent, ce qui n'est pas trop difficile au Vanuatu. En revanche, la majorité, environ 1300 individus, continue de

vivre au pays, et à se contenter de l'island life : pas d'électricité, un ou deux véhicules faisant « taxi », et trois ou quatre téléphones collectifs; il n'y a pas non plus de distribution d'eau, et en l'absence de toute rivière, la meilleure eau à boire est celle qui tombe du ciel – quand elle tombe.

Économie et nourriture

Les motalaviens, comme généralement les habitants du Vanuatu hors les deux villes déjà citées, sont principalement des éleveurs et des agriculteurs, utilisant des techniques néolithiques héritées de leurs ancêtres austronésiens, venus jadis de l'Asie du Sud-Est; en cela, les Mélanésiens dans leur ensemble s'opposent par exemple aux Aborigènes d'Australie, population non-austronésienne vivant de la chasse et de la cueillette. En réalité, chasse et cueillette ne sont pas inconnues à Motalava, d'autant plus que la végétation luxuriante s'y prête, dès lors qu'on en maîtrise les secrets. Cependant, et même s'ils sont plus terriens que marins, les habitants de Motalava pêchent le poisson beaucoup plus souvent qu'ils ne partent à la chasse. Il y a une bonne raison à cela : la faune terrestre est très peu développée dans ces contrées, et mis à part les quelques petits perroquets ou chauves-souris que poursuivent les enfants, la terre ne présente guère d'animal sauvage. La seule exception peut-être, qui fait d'ailleurs la réputation de

Motalava dans tout le Vanuatu, sont les délicieux « crabes de cocotier » (*na-diy*), qui ne se nourrissent que de noix de coco. Outre la pêche déjà mentionnée, qui s'effectue toujours en mer – à la ligne, au filet, ou au harpon – le littoral omniprésent contribue également à l'alimentation, avec ses crabes et ses divers coquillages.

Les animaux que l'on élève au Vanuatu sont traditionnellement des porcs et des volailles, plus récemment des bovins; mais l'île de Motalava ne compte à ce jour qu'une seule vache, destinée à agrémenter le repas collectif de Noël! Quant aux plantes cultivées, il s'agit essentiellement de tubercules comme l'igname, le taro ou le manioc. De nombreux fruits sont également utilisés pour l'alimentation, comme les bananes ou le fruit de l'arbre à pain – celui-ci permet, en particulier, de confectionner le *nê-lêt*, sorte de purée ou de flan, et spécialité des îles Banks; d'autres fruits sucrés, comme les mangues ou les ananas, sont particulièrement prisés par les enfants. Une place toute particulière est réservée, dans cette culture mélanésienne, à la noix de coco, tant on en connaît de vertus : boisson sucrée quand elle est jeune, on l'appelle *nô-wôh*; nourriture charnue quand elle est plus mûre – on dit alors *na-mtig* –, elle est souvent râpée pour en extraire la pulpe, et se trouve littéralement mise à toutes les sauces! On n'en finirait pas de citer les usages non-alimentaires de ce

Quand les noix de coco ne sont pas tombées d'elles-mêmes, on demande aux jeunes garçons agiles de « grimper sur le cocotier » (*yem nô-wôh*), pour que les aînés se désaltèrent.



fruit providentiel, depuis les nattes et les décorations confectionnées en palmes de cocotiers, jusqu'aux branches enflammées, employées anciennement comme torche pour s'éclairer. Plus récemment, le cocotier est devenu la source d'extraction du coprah, matière première oléagineuse qui constitue les plus grosses exportations du Vanuatu, en même temps que la principale – voire unique – source de revenus financiers, pour les habitants de Motalava.



Le *nelét* est un plat typique des îles Banks : à l'aide d'un pilon en bois ouvré ou d'une grosse papaye, on réduit en purée des fruits à pain ou de la pâte d'igname.

2. Ces sociétés ont été remarquablement présentées dans la monographie de Bernard Vienne (1984) sur la civilisation de Motalava.

vient après une journée de travail sous le soleil. Bien que les habitants de Motalava mangent plutôt trop que pas assez, le thème de l'alimentation hante leurs références culturelles : toute cérémonie est d'abord synonyme de repas collectifs ou d'échanges de nourriture ; par exemple, les cérémonies funéraires consistent symboliquement à « manger les jours du mort » pour compenser sa perte ; et le mariage permet au clan du garçon d'acheter une femme, en échange certes d'argent véritable (initialement des colliers de coquillages, aujourd'hui de vrais billets de banque), mais aussi de noix de coco et d'un grand gâteau d'igname (d'un diamètre de 90 centimètres environ), le *na-tgop*, que l'on partage et mange le jour des noces.

Enfin, comme dans d'autres cultures d'ailleurs, les plaisirs – notamment sexuels – et les déplaisirs de la vie seront généralement traduits par des métaphores alimentaires.

L'organisation sociale

Parmi les moments solennels concernés par la symbolique de la nourriture, figurent en bonne place les anciennes cérémonies, aujourd'hui disparues, de prise de grade dans les sociétés secrètes.

Il s'agissait anciennement, pour les seuls hommes, de suivre tout au long de leur vie un parcours initiatique, au cours duquel un individu gravissait les échelons d'une hiérarchie de grades, qui en comprenait douze : tous les

cinq ans en moyenne, tous les hommes du village se réunissaient hors du village, à l'écart des femmes et des enfants, pour une période de forclusion pouvant atteindre plusieurs semaines. Au cours de ces cérémonies dites *na-balgoy* (« secret »), chaque initié était invité à acheter, contre de la monnaie de coquillage, le droit de « manger [le contenu d']un four », et par conséquent d'acquiescer un grade supérieur dans la hiérarchie des honneurs. Néanmoins, le titre qu'il obtenait ainsi, et qui était ouvert à tous les hommes du moment qu'ils pouvaient le payer, était plus un titre honorifique qu'un véritable pouvoir politique ; avoir été initié, ne serait-ce qu'au plus bas des grades de la hiérarchie, suffisait pour participer aux prises de décisions collectives, dans une forme de démocratie directe qui peut rappeler l'Athènes classique. Encore aujourd'hui, la société de Motalava n'est pas organisée selon une structure étatique, et les hommes se réunissent régulièrement pour légiférer sur les diverses affaires de la communauté ; tout au plus chaque village délègue-t-il une partie de ses pouvoirs à deux ou trois « chefs » (*mayanag*), élus par les citoyens et remplacés chaque année.

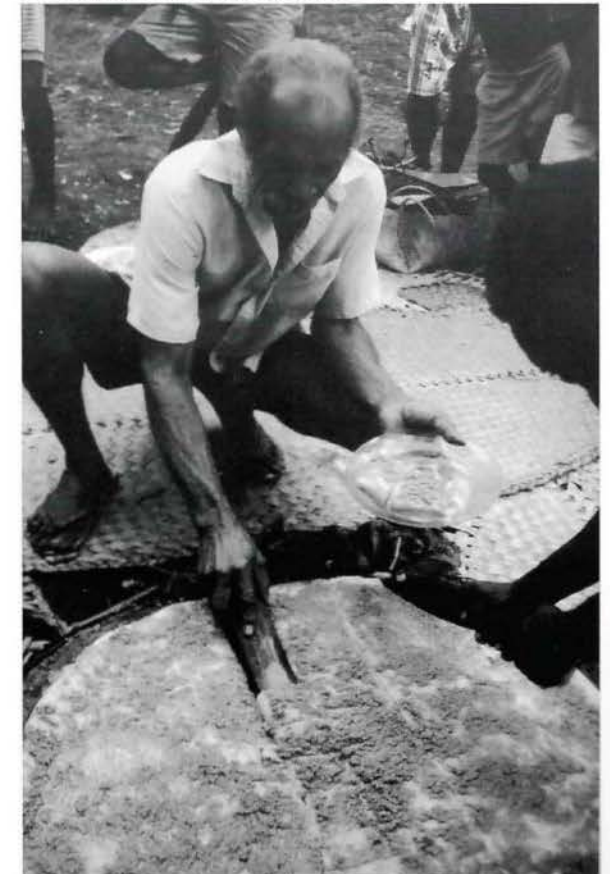
Autre point commun avec l'Athènes classique, et avec presque toutes les sociétés du monde, les femmes demeurent à l'écart et des honneurs et des décisions collectives, étant censées s'occuper plutôt des affaires domestiques et

familiales. Bien que leur rôle soit surtout de faire la cuisine à la maison, elles se rendent quotidiennement, au même titre que les hommes, au lopin de terre familial, pour y cultiver et y prélever la nourriture de chaque jour ; ces « jardins » potagers (*nè-tqè*), hérités dans chaque lignée par filiation matrilineaire, sont souvent situés à plus de dix kilomètres de la maison, à l'autre bout de l'île³.

De nos jours, la vie dans l'île de Motalava se passe paisible-

3. Cf. plus loin, dans le conte II « Le Bal des Morts-Vivants », § 5.

Une fois recouvert de noix de coco, le *nelét* est prêt à être découpé à l'aide du *namtemab*, un grand couteau de bois réservé à cet effet.



ment, entre le travail des champs d'une part, et la vie au village, laquelle est sans cesse ponctuée de fêtes et d'occasions pour se retrouver ensemble et... manger. Dans tout l'archipel du Vanuatu, Motalava est réputée comme l'île de la fête, de la danse et du jeu ; on n'y manque pas une occasion pour rire ou pour chanter. Aujourd'hui, les parties de cartes ou de volley sont venues remplacer les austères cérémonies initiatiques de jadis, et personne ne



Le feu doit être alimenté avec du gros bois de chauffe, que père et fils vont couper en forêt.

s'en plaint.

Religion et cosmologie

Depuis plus d'un siècle, les missionnaires protestants ont fait des îles Banks un pays chrétien, où l'on passe presque autant de temps dans les églises qu'en dehors d'elles. Au rite anglican devenu « traditionnel », le disputent aujourd'hui trois ou quatre sectes récemment importées des États-Unis, comme les *Seventh Day Adventists*, qui se portent plutôt bien parmi ces populations dociles. Cependant, les credos de complaisance ne semblent que rarement s'accompagner

d'une foi profonde et véritable en un Dieu unique ; ce qui apparaît beaucoup plus nettement, c'est la vivacité qui caractérise encore, à ce jour, les croyances ancestrales dans les esprits et dans la sorcellerie, malgré l'interdit ecclésiastique. Mais de même que la société n'est guère hiérarchisée, et semble éclatée en autant de familles et d'individus, on aurait du mal à trouver une divinité centrale au panthéon originel de Motalava ; même le héros fondateur Iqet (cf. notre mythe) a plus les traits humains d'un Astérix que ceux d'un Jéhovah, et son identification au Dieu chrétien, ou même à un équivalent indigène, s'explique par un syncrétisme récent. En réalité, l'individualisme de la société se retrouve dans les croyances des Mélanésiens, qui tiennent d'ailleurs moins de la « religion » que des superstitions populaires : les êtres surnaturels sont éclatés en une multitude d'esprits bénéfiques, ou plus souvent maléfiqes, établissant le lien entre le monde des Vivants et celui des Morts. D'une façon générique, ces esprits portent le nom de *na-tmat*, qu'on peut traduire à la fois comme « homme mort », « fantôme », « revenant », « diable » ou « ogre », dans les contes. De façon amusante, on vous expliquera doctement que telle catégorie de *na-tmat* est tout à fait dangereuse pour les Vivants, mais que telle autre race de ces démons ne sont que balivernes de grand-mère, inventées pour effrayer les

enfants turbulents.

Nous retrouverons ces fantômes, créatures de la jungle et de l'obscurité, dans notre dernier conte, « le Bal des Morts-Vivants ». Mais pour l'instant, nous allons rester dans l'univers des humains (*na-myam*), et voir comment engager une conversation avec eux tant qu'ils sont encore de notre monde ; gardons donc pour la fin de notre promenade, le plaisir de nous entretenir avec leurs esprits infernaux !

Les sons du motlav

Voyons d'abord la phonologie du motlav, c'est-à-dire l'inventaire des voyelles et des consonnes que la langue utilise pour former ses mots. Son « alphabet », si l'on veut, sauf pour bien sûr il s'agit d'une langue à tradition orale, qui ne possède d'alphabet écrit que depuis le jour où un linguiste a bien voulu se pencher sur la question. La « question », justement, c'est d'abord de savoir quels sons jouent un rôle dans la langue, et lesquels n'en jouent pas : par exemple, en motlav, on ne trouve ni *f*, ni *ch*, ni *g*, ni *z*, ni *j*, ni *r*, ni *ü*, ni *œ*...

En revanche, certains sons résonnent étrangement à l'oreille européenne. Il existe ainsi une consonne /*kpw*/ qu'un savant missionnaire nommé Codrington (1891) choisit de noter *q* pour bien montrer qu'il s'agit d'une seule consonne : *nêk naqaga* ! « tu es bête ! » se dit [*nek nakpwakpwa*] ; c'est une consonne « labio-vélaire »,

ainsi nommée car elle se prononce à la fois avec les lèvres (comme [p] et [w]) et avec le voile du palais (comme [k] et... [w]) ; certaines langues africaines ont des labio-vélaires différentes, comme /*kp*/ ou /*gb*/ ou encore des /*kw*/, /*gw*/ ou des /*pw*/, /*bw*/. Le motlav présente une deuxième consonne labio-vélaire, la version nasale de la précédente : /*ng-mw*/ – son étrange que nous transcrivons ici *mw* : *am^wag* « avant, autrefois », *n-ê^wm* « maison(s) ». Notre île elle-même, officiellement Motalava, s'appelle en fait *M^wotlap* ; et la langue motlav, au passage, se désigne comme *na-vap to-M^wotlap*, « les paroles de Motalava ».

Autres consonnes composées, les deux pré-nasalisées /*m-b*/ et /*n-d*/ : encore une fois, pour bien montrer qu'il s'agit à chaque fois d'un seul phonème, ces deux sons seront transcrits *b* et *d*. Par ailleurs, on ne confondra pas le son composé /*n-g*/ qui n'existe pas en motlav, avec la consonne nasale vélaire simple « *ng* » (fr. Hong-Kong), qui en motlav s'écrira *n̄* : *soñwul* « dix » se



Pour ériger une maison, il suffit d'une demi-journée à une équipe de cinq ou six personnes. Le travail le plus long, consistant à couder ensemble des feuilles pour le toit, a déjà été accompli à l'avance : il ne reste plus qu'à les fixer à la charpente, à l'aide de lianes fines, elles aussi cueillies dans la forêt.



prononce comme l'anglais *song+wool*. Lorsque l'on sait que « bonne nuit » se prononce [angkpuwong newe], on comprend l'utilité de noter chaque phonème avec une seule lettre : *anqôn nê-wê*. Enfin, dernier son un peu original : ce que nous écrivons *g* (puisque ni [g] ni [n-g] ne sont des phonèmes en motlav, la lettre est disponible) est en fait un son proche du [R] français, mais plus doux encore.

En résumé, voici la liste des quinze consonnes du motlav, avec leur prononciation quand elle est difficile. Dans le cas contraire, on retrouve la prononciation attendue, y compris le *b* qui se prononce, bien entendu, aspiré ; *th* se prononce *t+h*, *gb* = *γ+h*, etc.

Les consonnes du Motlav

q [kpx]	(p)	t	k	
n ^w [nbmw]	b [mb]	d [nd]	ñ ["ng"]	
w	m	n	g [R]	h
	v	s	y	
		l		

En ce qui concerne les voyelles, les choses sont moins compliquées ; mais il faut noter cependant, outre les cinq voyelles classiques *i, e, a, o, u*, l'existence de deux voyelles supplémentaires semi-fermées : *ê* se prononce entre *i* et *e* (angl. *fit*), et *ô* entre *u* et *o* (angl. *foot*). On distinguera par exemple *wilwil* « crâne d'œuf » et *wêlwêl* « acheter » ; *wôlwôl* « horizontal », *wôlwôl* « ras le bol », *wulwul* « éplucher ».

Le système des voyelles est en fait assez simple, puisqu'on

n'y trouve aucune voyelle nasale (fr. *an, in, on*), aucune voyelle longue, aucune diphtongue. Enfin, en ce qui concerne l'accent, on peut dire qu'il ressemble au français, puisqu'il tombe toujours sur la dernière syllabe du mot ou du groupe de mots. Bien sûr, on entend parfois des intonations un peu exotiques pour nos oreilles, mais globalement vous n'aurez pas de difficulté à vous faire comprendre en motlav – si vous maîtrisez les consonnes difficiles !



Chanson

Le mieux est sans doute d'exercer dès maintenant votre prononciation sur une chanson (*n-eb*) : *A lê-vêthiyle Avay* « Sur la plage d'Avay ». Vous pouvez choisir l'air que vous voulez, du moment que vous réussissez à garder un rythme régulier dans la diction. Les trois premiers mots ne sont pas du motlav, mais d'une langue plus connue (en fait le bislama, pidgin à base d'anglais parlé dans tout le Vanuatu).

Chanson 1 – A lê-vêthiyle Avay « Sur la plage d'Avay »

Julae namba fitin a le-myèpyep
tigit m^wêlêmlêl no lê-vêthiyle Avay
alalveg no mi na-hankesip qagqag
ôlôl na-he-k wa titit van le-pye

M^walm^wal nok van têt nêk a lê-vêthiyle Avay
dô ak babab qêt van na-myôs nônom
a lê-vêthiyle Avay

M^walm^wal qiyig babahne qôn mino hiy nêk
talôw tô nêk leg leh mi na-tm^wan tegha
nêk wo ma-van ba nitog dêmdêm meh hiy no
nêk van ba-tatag goy na-tm^wan te-le-pnô nônom

M^walm^wal nok van têt nêk a lê-vêthiyle Avay
dô ak babab qêt van na-myôs nônom
a lê-vêthiyle Avay

Quinze juillet, le soir
debout sur la plage d'Avay tu m'appelles
tu me fais des signes avec un mouchoir blanc
criant mon nom, te frappant la poitrine

Jeune fille je te raccompagne sur la plage d'Avay
nous mettons un terme final à ton amour
sur la plage d'Avay

Jeune fille aujourd'hui c'est ton dernier jour avec moi
demain tu te marieras avec un autre homme
quand tu seras partie ne pense pas trop à moi
tu pars pour suivre un homme de ton île

Jeune fille je te raccompagne sur la plage d'Avay
nous mettons un terme final à ton amour
sur la plage d'Avay

Avant d'aborder les traits grammaticaux de la langue, disons quelques mots sur la chanson que vous venez de chanter. Il existe en fait deux genres principaux de chants dans l'île, correspondant à des usages, des publics et des styles bien distincts. D'un côté, on a les chants nobles de la tradition, interprétés à l'occasion de cérémonies coutumières, notamment autour de la personne des chefs : de nos jours, en outre, ils célèbreront la visite d'un évêque anglican ou d'un ministre du gouvernement du Vanuatu. Un peu l'équivalent des chants religieux de nombreuses cultures, ils sont connus essentiellement de quelques chanteurs âgés, plutôt des hommes, qui en maîtrisent le style grave et vibré, et qui, surtout, en comprennent le sens. En effet, la caractéristique principale de ces chants coutumiers est de n'être pas composés dans la langue commune parlée par tout le monde, mais dans une langue archaïsante, quasi

ésotérique pour la plupart des habitants de l'île : cette langue poétique, appelée *na-vap non Iqet* « la langue d'Iqet » du nom du fondateur mythique de la région (cf. notre mythe), représente pour le motlav actuel, en quelque sorte, ce que la langue d'Homère était au grec classique, ou ce que l'arabe coranique est aux divers dialectes arabes aujourd'hui. Aussi n'est-il pas rare, pour les gens de Motalava, de chanter ces chants, si longs soient-ils, certes sans se tromper – mais aussi sans en comprendre un traître mot. Un simple vers de cette langue étrange, apparemment venue du fond des âges, évoque tout un monde ancien, solennel, poétique aussi. Mais cet archaïsme d'apparat n'empêche pas de nouveaux chants d'être encore aujourd'hui composés – entièrement de tête ! – par les savants aînés de l'île, tel John Stil, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans.

L'autre genre musical est plus à la portée de tout le monde : d'une part, il n'est



pas confiné aux augustes régions du pouvoir, mais surtout il emploie la langue de tous les jours, si bien que n'importe qui peut fredonner ces chansons populaires. Ce sont généralement les jeunes gens qui prennent leur guitare, pour entonner ces airs entendus la première fois, en général, lors d'une fête de mariage, chantés par le « String Band » du village. Paradoxalement, c'est en effet surtout lors des bals clôturant la journée des noces, que se chantent ces chansons d'amours impossibles – fiançailles malheureuses qui n'eurent pas l'heur de plaire aux parents, et que l'on transforme en chansons pour ne pas souffrir tout seul. Car le plus fascinant concernant toutes ces chansons d'amour, c'est qu'elles racontent toujours l'histoire véritable d'un jeune homme ou d'une jeune fille de l'île – histoire jadis secrète d'amours adolescentes, que tout le monde, au fil des années, finit par savoir décrypter dans les allusions de chaque chanson. Ainsi, il arrive souvent que l'incipit soit une date précise, comme dans notre chanson, avec parfois mention de l'année (ex. 1978) ou un prénom ; au point que chaque chanson finit par être désignée non pas par son titre, mais par le nom de son protagoniste : *nok so se na-ba-n Kupa* « Je vais chanter le "nom" de Kupa ».

« *A lê-vêthiyle Avay* » rappelle les amours éphémères d'un garçon du village d'Avay, un des quatre villages de Motalava, avec une belle jeune

fille venue pour quelques temps d'une autre île, et qui dut bientôt en repartir avec ses parents. À ce moment-là, il n'était pas question que leur liaison fût dévoilée, car à la moindre alerte, les parents du garçon comme de la fille doivent sévir, et réprimer sans états d'âme toute liaison amoureuse entre les jeunes gens. La seule liaison acceptée est celle que le jeune homme a déclarée officiellement aux deux familles, au cours d'une cérémonie de fiançailles dans laquelle il s'engage solennellement au mariage et à la fidélité. « Demander une jeune fille en mariage » se dit *bogbog goy na-m^ualm^ual*, littéralement « offrir (*bogbog*) des cadeaux » (noix de coco, ignames, nattes, et même de l'argent) aux futurs beaux-parents pour se réserver une fille (*goy* « faire main basse sur », cf. le vers 11 de la chanson).

Cependant, à Motalava comme ailleurs, le désir des jeunes gens de dix-sept ans n'est ni d'attendre, ni de s'engager trop tôt – c'est pourquoi leur principal souci est de vivre leur jeunesse en se cachant perpétuellement du regard des autres. C'est d'ailleurs une connotation que peut avoir le mot *vêthiyle* (« plage, sable ») dans la chanson, car c'est souvent sur la longue plage qui borde l'île que se passent, le soir, les rencontres secrètes des jeunes amoureux.



Les mots du motlav

Et si nous tentions de lire cette chanson dans le texte original, du moins d'en déchiffrer quelques bribes ? Mais plutôt que d'aligner des mots de vocabulaire isolés, le plus intéressant, pour rentrer dans la langue, est de ressentir les relations sous-jacentes qui se tissent à l'intérieur de la phrase. En même temps que nous observerons la forme des mots en motlav (leur morphologie), nous verrons quelle place ils occupent dans le jeu de construction du discours, la syntaxe.

Autour du nom

Si l'on observe le texte de notre chanson, on voit que certains mots présentent un ou deux traits d'union (*lê-vêthiyle*, *na-be-k*) : c'est qu'ils sont composés d'un radical et de préfixes ou suffixes.

Les suffixes de possession et les marques personnelles

En fait, le motlav n'a qu'un seul type de suffixe : la marque personnelle de possession. Par exemple, *be* est le radical du mot « nom », et *-k* signifie « mon » dans *na-be-k* « mon nom ». Pour se présenter, il suffit d'ajouter son propre nom à ce premier mot, car le motlav n'a pas de verbe « être » : *Na-be-k Yugo*. « mon nom [c'est] Yugo ». Pour dire « ton [nom] », le suffixe est un peu spécial, puisqu'il faut remplacer *-k* par « zéro » : Comment t'appelles-tu ? se dit *Na-be iyê?* « ton nom [c'est]

qui ? ». D'ailleurs, on a un exemple de ce « suffixe zéro (-Ø) » signifiant « ton » au v. 4 : *le-pye* « sur ta poitrine », *le-pye-k* « sur ma poitrine ». Pour les autres personnes, on retrouve des suffixes, mais simplement c'est la voyelle du radical qui s'ouvre d'un degré : *i* donnera un *ê*, *ê* un *e*, *e* un *a*, etc. Par ex. *le-pya-n* (« sur sa poitrine »), *Na-ba-n iyê?* (« son nom [à lui ou elle] c'est qui ? », pour une personne); *na-ba-y* (« leur nom »); *na-ba-mi* (« vos noms »), etc. C'est d'ailleurs l'occasion de mentionner une particularité intéressante des langues mélanésiennes, à savoir le développement incroyable des distinctions entre marques personnelles. Que ce soit sous la forme des suffixes possessifs que nous venons de voir (*-k* « mon », [zéro] « ton », *-n* « son », *-y* « leur »...) ou sous la forme des pronoms personnels indépendants que nous allons voir, le motlav distingue pas moins de quinze personnes grammaticales ! Car s'il n'y a aucune marque de sexe en motlav (il/elle), en revanche on opère soigneusement deux distinctions qui n'existent pas en français :

1. distinction obligatoire de quatre nombres pour les humains : non seulement singulier/pluriel, mais aussi DUEL (pour 2 personnes) et TRIEL (pour 3 personnes) ⁴.

2. distinction obligatoire entre deux types de NOUS, dits « Nous inclusif » (moi + d'autres, y compris TOI), et « Nous exclusif » (moi + d'autres, mais pas TOI).



Les fêtes collectives sont l'occasion d'aller pêcher du poisson en grandes quantités.

4. Ex. : DUEL *na-ba-yô* « leurs noms (2 p.) » ; TRIEL *na-ba-ytêl* « leurs noms (3 p.) » ; PLUR *na-ba-y* « leurs noms (> 3 personnes) ». Cette distinction est obligatoire à toutes les personnes : ex. SING *na-be* « ton nom » ; DUEL *na-ba-miyô* « vos noms (à vous 2) » ; TRIEL *na-ba-mêtêl* « vos noms (à vous 3) » ; PLUR *na-ba-mi* « vos noms (> 3 p.) ». Au passage, on y trouve les racines des chiffres *yô* « deux » et *têl* « trois ».

chaque fête est l'occasion d'un repas collectif





Jeux d'enfants
sur la plage de Motalava
(Photo Delphine Greindl)

Ainsi, un Motalavien aura deux façons de dire « notre île », selon la personne à qui il s'adresse : s'il parle à quelqu'un de Motalava, il utilisera un Nous inclusif *na-pnô no-ngên* (l'île de nous + toi) ; inversement, ce sera un Nous exclusif si l'interlocuteur ne fait pas partie du groupe en question. Ainsi, le jour où vous atteindrez Motalava, on vous demandera *na-pnô no-nmem, itôk?* « notre île (à nous autres), elle te plaît? »

Bien sûr, ces deux distinctions majeures du motlav peuvent se combiner entre elles, et l'on aura un suffixe *-mamyô* 1EXC+DUEL, autrement dit « à lui + moi », *-mamtêl* 1EXC+TRIEL, « à eux deux + moi », etc., à distinguer de *-ndô* 1INCL+DUEL, autrement dit « à toi + moi », etc. Le plus simple est de récapituler les quinze suffixes possessifs sous la forme d'un tableau :

Les 15 suffixes possessifs du motlav

	SINGULIER	DUEL	TRIEL	PLURIEL
1 EX	-k	-(n)mamyô	-(n)mamtêl	-(n)mem
1 INC		-ndô	-ntêl	-ngên
2	-Ø	-(n)môyô	-(n)mêtêl	-(n)mi
3	-n	-yô	-ytêl	-y

C'est vrai, cette prolifération de formes peut effrayer au premier abord : comment font-ils donc pour s'y retrouver ? À vrai dire, eux-mêmes pourraient nous retourner la question, en disant : comment faites-vous pour vous y

retrouver en français, où une phrase comme « nous partons demain » peut aussi bien renvoyer à /moi+toi/, /moi+eux deux/, /moi+toi+lui/, /moi+vous trois/, /moi+tout le monde sauf toi/, etc. !? Si le motlav impose un petit effort intellectuel supplémentaire (si peu...), en revanche il a l'avantage d'éviter bien des ambiguïtés dans le discours quotidien ; somme toute, il est au moins aussi « économique » que le français. D'autre part, bien entendu, tout est une question d'habitude : en fait, chaque cas correspond psychologiquement à une situation stéréotypée. Ainsi, de même que le locuteur du français ne fait pas de longs calculs pour décider à chaque fois s'il doit dire « je » ou « nous », de même la combinaison Nous inclusif + Duel, malgré les étiquettes compliquées que nous leur attribuons, correspond toujours, en pratique, à toi- & -moi.

Ainsi, une forme en *dô* vient automatiquement à l'esprit du locuteur dès qu'il se trouve en tête-à-tête, et qu'il envisage de partager quelque chose avec son interlocuteur : cf. le *Dô van?* (« toi et moi, on y va? ») de

notre première page ; et il n'est pas surprenant de le retrouver dans une chanson d'amour (cf. le v.6 : *dô ak babab...* « nous (deux) terminons notre histoire d'amour »).

Inversement, si je rentre d'une journée de pêche avec deux de mes frères, je m'apprete déjà inconsciemment à utiliser des formes du type *kamtêl* « nous 3 (sans toi) » et *-mamtêl* « à nous 3 », lorsque je raconterai cette journée à mes amis – pendant ce temps, les formes en *dô* attendent tranquillement leur tour dans la conversation, que j'aie terminé de raconter ma journée.

Bien qu'il ne s'agisse pas de suffixes mais de pronoms indépendants, on peut présenter, dans la foulée, la liste des pronoms personnels du motlav, qui obéissent aux mêmes principes d'organisation⁵ :

mélanésiennes : la distinction grammaticale entre plusieurs types d'appartenance. En fait, la tournure que nous venons de présenter pour traduire « mon », « ton » ne concerne pas tous les noms, loin de là.

Les mots comme *na-be* « nom » ou *na-pye* « poitrine », auxquels on peut directement ajouter des suffixes de possession (-k, etc.), font partie d'un ensemble d'environ 125 noms dans cette langue, que l'on appelle noms à possession inaliénable. Il s'agit à chaque fois de choses qui n'existent que par rapport à leur possesseur, qui n'ont pas d'existence en dehors de la personne ou de l'objet auxquels ils appartiennent : par ex. un « nom » est toujours porté par quelqu'un ou quel-que chose, une « poitrine » n'est jamais qu'une partie d'un corps.

5. Ces pronoms apparaissent aussi bien en sujet qu'en objet ; sachant que le motlav est une langue strictement SVO (sujet-verbe-objet, dans cet ordre), on peut donc les rencontrer aussi bien avant le verbe, en sujet [cf. *nêk* aux v. 9, 10, 11] qu'après, en position d'objet [*nêk* au v. 5] ; enfin, ils figurent aussi après certaines prépositions, comme *bly nêk* « pour toi, à toi » au v. 8. À la première personne (« moi »), on a généralement *no* – comme sujet sauf au présent, et comme objet aux v. 2, 3 ; après préposition *bly no* « (penser) à moi ». Mais c'est *nok* qu'on doit dire comme sujet au présent (v. 5) : c'est un cas rare d'une langue où le pronom sujet change selon le temps du verbe.

Les 15 pronoms personnels du motlav

	SINGULIER	DUEL	TRIEL	PLURIEL
1 EXC	no/nok	kamyô	kamtêl	kem, kemem
1 INC		dô, dôyô	êntêl	gên
2	nêk	kômyô	kêmtêl	kimi
3	kê	kôyô	kêytêl	kêy

Possession directe et possessions indirectes

Pour rester dans le domaine très riche de la possession, il faut saisir l'occasion de présenter un des traits les plus intéressants des langues

Justement, les noms inaliénables désignent généralement des parties du corps (tête, main, ventre), des parties d'objets (le dedans, le dessus, le tronc, les feuilles), des relations de parenté (père, frère, enfant, oncle) ou

d'autres noms qui n'existent que par leur relation à autre chose (l'ombre, le nom, le compagnon...). En réalité, tous ces noms n'ont pas seulement la possibilité d'indiquer directement leur possesseur, mais l'obligation de le faire : en motlav, on ne peut pas dire « une main » ou « le père », car le complément est obligatoire pour ces noms – ex. *na-bnê-k* « ma main », *êthê-n* « son frère », *êgnô-n* Lôlô « l'épouse de Lôlô ».

Face à ces noms « inaliénables », c'est-à-dire en relation privilégiée avec un seul possesseur, se trouve la masse de tous les autres noms, qui peuvent être conçus indépendamment de leur propriétaire : on peut parler d'une pirogue (*ni-siok*), d'un gâteau (*nê-lêt*) ou du monde (*na-myam*) sans se référer nécessairement à leur possesseur – ce sont des noms à possession aliénable. Que se passe-t-il si l'on veut dire « ma pirogue » ou « mon gâteau » ? On doit alors utiliser un mot spécial, une sorte d'adjectif possessif qui remplacera nos suffixes possessifs que nous venons de voir. Par exemple, « ma pirogue » ne se dira pas **ni-sioka-k*, mais de façon indirecte *ni-siok mino*, avec l'adjectif possessif *mino*.

En réalité, et pour corser la chose, le motlav n'utilise pas un adjectif possessif, mais quatre ! Car le motlav indique toujours de quel type de possession il s'agit : si je traduis « mon gâteau » par *nê-lêt mino*, on comprendra « le gâteau que je vends, ou que je suis en train de préparer » ; car

si je veux dire « c'est mon gâteau (c'est moi qui vais le manger) », il faut employer un possessif spécial, celui de la nourriture : *nê-lêt nakis*. Il y a aussi un possessif spécial pour les boissons et les objets transportés ; de cette façon, le motlav distingue soigneusement *nê-bê mino* « mon eau (que j'utilise pour la lessive, ou que je possède dans un puits) », *nê-bê neme-k* « mon eau (à boire) », ou encore *nê-bê namu-k* « mon eau (celle que je transporte, et qui sera bue ou utilisée par quelqu'un d'autre) ». Encore une fois, on voit donc que le motlav introduit des distinctions sémantiques subtiles, là où nos langues européennes restent assez grossières : c'est ce que nous avons vu avec les quinze pronoms personnels de la langue. Cependant, on aurait tort d'en tirer une conclusion hâtive, que ce soit dans le sens de l'infériorité de ces langues par rapport aux nôtres – ces langues seraient incapables d'abstraction – comme on pouvait le dire au XIX^e siècle – ou de leur supériorité – le motlav serait plus subtil que le français, car plus « authentique » ou « proche de la nature » (?) comme le voudrait une récente idéologie *new age*, issue du mythe du Bon Sauvage. La réalité, dans un sens, est beaucoup plus simple : le motlav est plus détaillé que le français dans certains domaines (la possession, les personnes), mais moins dans d'autres (pas de distinction masculin / féminin, pas de vouvoiement,

faible distinction singulier / pluriel). C'est la linguistique moderne qui nous a appris à nous débarrasser de nos arrière-pensées pour observer les langues, sans chercher à tout prix à émettre un jugement de valeur ; on découvre alors que toutes les langues du monde fonctionnent globalement de façon similaire aux quatre coins de la planète (partout il y a des structures de possessions, partout il y a des marques personnelles, ou des marques temporelles sur les verbes...), comme les cultures d'ailleurs (partout il y a des relations de pouvoir, des unions de type mariage, ou encore des formes de littérature orale). Et l'on admirera tantôt la saisissante similitude qui existe entre tous ces faits humains « universels », tantôt l'incroyable diversité des manifestations que prennent ces faits universels, dans le détail infini de leurs formes.



Les préfixes : les prépositions

Notre chanson est également ponctuée de divers préfixes, principalement sur les noms. On remarquera, au passage, que leur voyelle se colore le plus souvent – mais pas toujours, les règles sont complexes – en fonction de la voyelle suivante. Il s'agit d'abord des prépositions *bE-* « pour » (v. 11 : *ba-tatag* « pour suivre ») et *lE-* « dans, sur (lieu/temps) », ex. *lê-vêthiyle* « sur le sable/sur la plage », *le-myêpyep* « dans l'après-midi », *le-pye* « sur ta poitrine », *le-pnô nônôm* « dans ton île/village ». On peut même avoir deux préfixes successifs, comme (*na-tm^wan*) *le-le-pnô nônôm* « (un homme) de [dans] ton île ».

Les préfixes : l'article et l'expression du nombre

Un autre préfixe nominal que vous aurez déjà remarqué tant il est omniprésent, c'est l'article *na-* : nous l'avons vu sur *na-be-k*, sur *na-tm^wan*, sur *na-pnô* « île/village », et il apparaît même avec les emprunts étrangers, comme *na-bankesip* < angl. *bandkerchief*. Cependant, il ne faut pas se contenter de parler d'article au sens français du terme, car ceci ne nous apprend rien sur son fonctionnement ni son sens : il ne correspond exactement ni à notre indéfini un, ni à notre défini le, ni au pluriel des ou les... en fait, il correspond à tous ces articles à la fois !

Quoique christianisé, le mariage est encore l'occasion d'acheter une femme avec des noix de coco, un gâteau, et de l'argent.



Un des objets les plus prisés dans une maison, la natte tissée en feuilles de *pandanus*. Plus noble qu'en feuilles de cocotier, elle permet de s'asseoir ou dormir de façon convenable.





Moses le conteur...

6. DUEL *yô-ge m^walm^wal*
« (les) deux filles », TRIEL
têl-ge m^walm^wal « (les)
trois filles », PLUR. *ige*
m^walm^wal « (les) filles »

En ce qui concerne le nombre, il faut distinguer entre les humains et les non-humains : pour les humains, on exprimera le singulier avec cet article – *na-m^walm^wal* « la fille » – mais les autres nombres doivent obligatoirement s'en passer⁶. Or, de façon très intéressante, toutes ces distinctions sont impossibles pour les objets et les animaux : eux seront invariablement préfixés par *nA-*, sans aucune précision de nombre. Par conséquent, *nô-mômô* peut très bien renvoyer à un, deux, trois poissons, tous les poissons de la mer, ou simplement « du poisson » (dans l'assiette) : pour tout ce qui n'est pas humain, on ne fait aucune différence entre un individu unique et une masse confuse, le motlav renvoie à l'idée de poisson sans en isoler les individus. Bien entendu, comme dans toutes les langues, il y aura toujours moyen de tourner la phrase pour faire comprendre que l'on parle d'un poisson (*nô-mômô vitwag*), de deux poissons (*nô-mômô vôiô*) ou de toute une guirlande de poissons (*na-thay ne mômô*) : mais ces tournures sont facultatives, contrairement à l'indication du nombre en français, où il faut toujours préciser si l'on parle d'un X ou de plusieurs. Par conséquent, une expression comme *ige mômô* « les poissons » est impossible en motlav, sauf dans quelques contes où les poissons ressemblent justement à des hommes ; mais dans ce cas-là, le pluriel est aussi insolite en motlav qu'une

expression française comme Messieurs les poissons.

Aucune chance, en tout cas, de trouver un pluriel au mot « maison » *n-êm^w*, car aucun conte ne personnifie les habitations au point de dire **ige êm^w*, « Mesdames les maisons » ; car c'est toujours la même forme *n-êm^w* qui désignera tantôt une maison, les maisons, etc. Cette distinction entre humains (dont on isole des individus, sg. duel/triel/pl.) et non-humains (qui ne distinguent pas singulier et pluriel) est absolue en motlav.



Autour du verbe

Nous ne pouvons pas développer en détails le cas d'autres préfixes, pourtant très fréquents en motlav : les préfixes verbaux. Ils signalent le temps et le mode de l'action considérée, selon des critères, comme on peut l'imaginer, encore bien différents du français. On peut compter une vingtaine de tournures verbales possibles en motlav – il n'y a pas beaucoup de sens à parler de vingt « temps » différents, car ces tournures mettent en jeu bien d'autres notions que la seule temporalité : certitude ou non du locuteur, rapport avec une autre action, moment considéré dans le déroulement de l'action (ce qu'on appelle aspect verbal : début ou fin de l'action, etc.), désir ou au contraire crainte que l'action ait lieu...

Pour faire une phrase

D'abord, point très important en motlav, il n'y a pas que les verbes qui puissent servir de prédicats, c'est-à-dire qui disent directement quelque chose à propos du sujet. Contrairement au français, mais comme l'aztèque du Mexique par exemple, le motlav est une langue dite omni-prédicative : la plupart des mots de la langue sont capables, à condition d'être correctement conjugués, de figurer à la même place que les verbes. Nous avons déjà vu qu'il n'y a pas de verbe « être » dans cette langue : c'est parce que les noms eux-mêmes (munis de l'article *nA-* quand ils en ont un) peuvent servir de prédicats. Ex. *No na-tm^wan* « Je suis un garçon. », *Mey gôb, nô-mômô*. « Ceci, c'est un poisson/ce sont des poissons ». C'est ainsi qu'il faut comprendre le v.8, un peu difficile : *Qiyig | babahne qôn...* « Aujourd'hui [Sujet] (c'est) le dernier jour [Prédicat] » (cf. *babah* « terminer », v.6). Cette question de savoir quels mots ont le pouvoir de construire une phrase, est sans doute la plus importante pour bien rentrer dans la langue. C'est en fonction de ce sentiment que l'on délimitera correctement les énoncés, en déchiffrant où ils commencent et où ils s'arrêtent : à l'oral, sans ponctuation, ce n'est pas toujours facile !



Sur la plage d'Avay : un navire à l'horizon ?

Le sens du redoublement

Si nous revenons aux verbes eux-mêmes, ces mots prédictifs qui désignent des actions, il reste encore à signaler deux points intéressants : l'un concerne le redoublement, l'autre le groupe verbal et les verbes complexes.

Vous avez déjà remarqué la facilité avec laquelle la langue motlav redouble ses radicaux : dans notre chanson, on pourrait citer plus d'une dizaine de mots ayant l'aspect d'une racine redoublée – *qagqag, ôlôl...* D'une façon générale, le redoublement du radical signifie la pluralité (cf. *ya-thithi-k* « mes frères », *ya-gnôgnô-y* « leurs épouses ») ; un verbe redoublé signifie soit la pluralité de ses sujets [ex. *Ige susu mal mitimtiy qêt*. « Les enfants sont tous endormis (chacun de son côté) »], soit la multiplicité, l'intensité ou la durée des actions. Par exemple, on distinguera *Kê me-m^wlêš nêk*.

Chanson 2 – « Tu viens? »

en motlav

Van me, dōyō so van
so van ba-tatal
van me, dōyō so van
So wo nèk et bus te
ba ino no ne-myōs
van me, dōyō so van.

en pidgin bislama

Yu kam, yumitu go
wokabaot lelelbit
yu kam yumitugo
Sapos yu no wantem
be mi mi wantem
yu kam yumitu go

Tu viens, on y va?
on va se promener
tu viens, on y va?
Si tu ne veux pas
ben moi j'aimerais bien
tu viens, on y va?

« Il t'a sifflé (un coup). » de *Kê me-m^wlēm^wlès nèk*. « Il t'a sifflé (pendant un certain temps). » Dans notre chanson, les quatre premiers vers décrivent une situation qui dure un certain temps, et que l'on évoque dans son déroulement : *tigtig* « (tu) restes debout »/ *tig* « tu te lèves »; *al-alveg* « tu me fais des signes de la main »; de même, le redoublement dans *m^wëlēm^wlès (m^wlès)*, *ôlôl (ôl)*, *tītīt (tīt)* marque la durée et la répétitivité de l'action. Cependant, une description fine du phéno-mène requerrait un ouvrage entier, d'autant plus que les règles varient non seulement selon les tournures emplo-yées, mais aussi selon les préférences de chaque verbe, ou presque.

La recherche linguistique peut s'étendre à l'infini, dès lors que l'on cherche à comprendre précisément le fonctionnement d'une langue.

Les verbes simples et les verbes complexes

Enfin, le dernier fait majeur de la syntaxe du motlav que nous mentionnerons ici concerne l'organisation interne du groupe verbal. Un

fait original de ce type de langues, est la possibilité de créer des verbes complexes à partir de deux verbes simples : c'est ce qu'on appelle des séries verbales. Ex. *van* « aller » + *têy* « tenir » > *van têy* « apporter, amener » (cf. au v. 5 : « accompagner »); *leg* « épouser » + *leb* « changer, remplacer » > *leg leb* « se remarier » (v. 9). Plus simplement, le v. 2 donne « siffler tout en restant debout », et *ak babab qêt* (v. 6) signifie exactement « faire-cesser-complètement ». Eh oui, à Motalava aussi, il faut parfois mettre un terme définitif même aux belles histoires d'amour!

Voilà, notre promenade autour de l'île de Motalava est déjà terminée. Le parcours que vous venez de suivre dans la grammaire du motlav devrait vous permettre de reconnaître et ressentir la plupart des mots de notre belle complainte dans le texte original – à moins que ce ne soit l'inverse, les paroles de cette chanson permettant d'entrer facilement dans presque tous les recoins d'une langue et d'une culture assez bien représentative des îles

mélanésiennes du Pacifique, entre Papouasie du côté du couchant et Polynésie au levant.

En parlant de soleil couchant, si nous allions écouter, pour finir, le diseur de mythes Taitus Lôlô, nous conter l'origine de la nuit et du sommeil parmi les hommes?

Comment Iqet rapporta la nuit

Armés de ces quelques notions sur la langue motlav, vous pouvez trouver votre propre chemin dans le récit que nous vous proposons. L'important n'est pas de comprendre le texte en v.o. (il faudrait bien plus de connaissances sur la langue, que celles que nous venons de donner), mais de laisser aller son imagination linguistique, au gré des paroles du conteur. Il s'agit d'un beau mythe extrait du cycle d'Iqet [*Ikpuwet*].

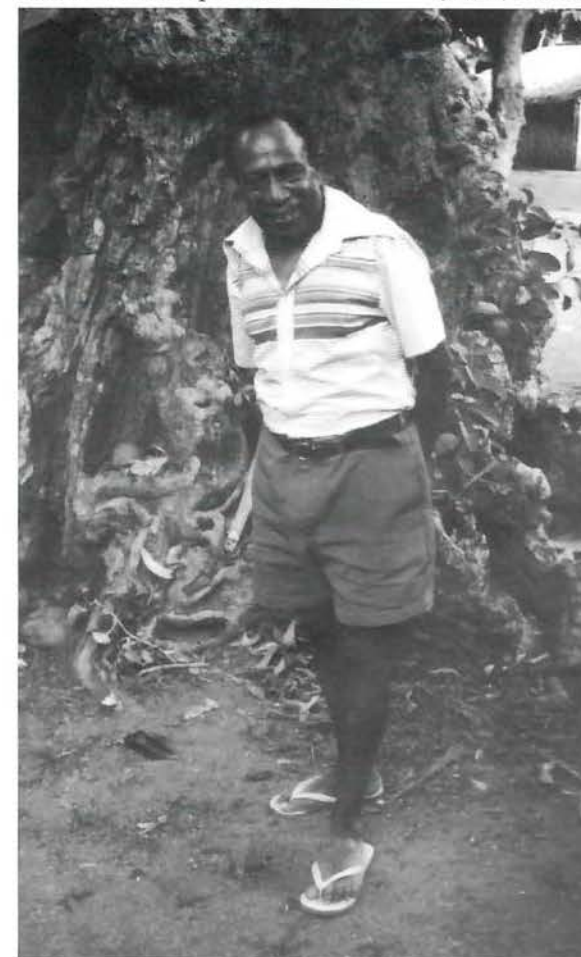
Iqet est une figure légendaire de la région, appelée Qat ou Qet dans les six autres îles du groupe des Banks (cf. Codrington 1891) qui forment son pays.

En réalité, Iqet est moins un dieu à proprement parler (aucun culte ne lui a jamais été rendu), qu'un héros fondateur, démiurge à ses heures, mais aussi – dans d'autres parties du cycle – figure espiègle et drôle, adepte de la malice et de la ruse face à la force brute des ogres et démons (*na-tmat*).

Cet épisode du cycle, assez peu connu d'ailleurs, nous est raconté par Taitus Lôlô, à la fois puits de culture dans son île de Motalava, et l'un des rares aussi à avoir poussé ses voyages hors de l'archipel, jusqu'à la Sydney des Blancs.

Son grand-père, John Alfred Vahlapqo, fut un de ceux que les Blancs enrôlèrent, moins de gré que de force, pour aller travailler sur les plantations de

Taitus Lôlô (57 ans) nous a raconté l'ensemble du cycle d'Iqet, qu'il tenait de son père, en juillet 1998.



coton du Queensland (Australie) : c'était le Black-birding, sorte de traite des Noirs du Vanuatu qui dura quelques décennies autour de 1900, et qui s'éteignit heureusement assez tôt.

Taitus Lôlô nous raconte ici l'origine de l'alternance entre la Nuit et le Jour ; au passage, ce conte a aussi une valeur étiologique, celle de fournir une explication légendaire à une expression de la langue motlav.

Comment Iqet rapporta la nuit

1. *Tog tog i van en, ige ta-Bankis kê en, am^uag en.*
1. Il était une fois les peuples des îles Banks, autrefois.
2. *Kêy et êglal te ne-le, kêy et êglal te so Got ave; ba kêy n-êglal vêlê a~ so Got nono-y a Iqet.*
2. Ils n'avaient pas encore de lois, ils ne savaient pas où était Dieu ; le seul Dieu qu'ils connaissaient, c'était le leur : Ikpwet.
3. *Tô so Iqet en, ikê no-Got nono-y. Ba Iqet en, kê mi-tiñ a~ na-pnô del me Bankis kê.*
3. Ikpwet, c'était donc leur dieu à eux. Et c'est lui, Ikpwet, qui créa toutes les îles ici dans les Banks.
4. *Ba kê mi-tiñ na-myam, lok me Bankis kê; bastô, kê mi-tiñ n-et van alon en.*
4. Et après avoir créé le monde, ici du côté des Banks, il créa les hommes et les y fit entrer.
5. *Ige et van alon en, kê ni-tiñ bab mey nôk e wa ni-ôl van na-ba-n. Kê ni-tiñ bab n-et mey nôk e wa ni-ôl van na-ba-n.*
5. Pour faire entrer les hommes dans le monde, il en créait un puis lui donnait un nom, il en créait un autre, puis lui donnait un autre nom.
6. *So kê mi-tiñ n-et geb en, kê m-ôl qêt na-ba-y nen en wa ~ ikê Iqet kê mi-tiñ na-lqôvên nono-n, na-ba-n Rôlêy, bastô tita nono-n Qatgoro.*
6. Et lorsqu'il eut créé tous les hommes, il finit de leur donner tous leurs noms, et puis – c'est aussi lui, Ikpwet, qui créa sa propre femme, Rôlêy. Et sa mère s'appelait Kpwatgoro.
7. *Ba tô kê mi-tiñ ige nono-n en, kêy soñwul nanm^{we} vôiô en tiwag mi kê, na-ba-y en, no n-êglal lapgetô Tagay Lolmeyên, Tagay Doles, Tagay Lolqôn, Tagay Qêtvôn, ~ Tagay Êgêglal ~*
7. C'est ainsi qu'il créa les siens. Autour de lui ils étaient douze : ils avaient pour noms, si je me souviens bien, Compagnon l'Esprit-Vif, Compagnon Feuille-de-Bambou, Compagnon l'Esprit-Lent, Compagnon la-Téigne, Compagnon Savant...
8. *bastô na-ba-n ige yatkelgi en, na-lê-k mô-qôn.*
8. Ensuite, il y a certains noms que j'ai oubliés.

9. *Ba kêy mo-togtog van en, ba kêy togtog tô qele nen, ba kêy togtog êwê qele anen.*

10. *Kêy et êglal te so mabê qôn qele ave, mabê meyen qele ave; ba kêy mo-togtog nen e, ba Iqet ni-vap van biy kêy, wo « Eey! Makôh, nok van lok soksoq hap me, tô ak tô vêt mabê ni-qôn, mabê ni-myen. »*

11. *Ba kê ma-van hôw Avap en, kê ma-van têt me wa ~ nu-tutu tam^uan vitwag; ba tô kê me-lep na-mavên.*

12. *Ba kê me-lep na-mavên me nen, van me nen e, vap van biy kêy wo « Sôwlê! Kimi yoñteg qiyig agôh! Nok lep vêt mabê ~ »*

13. *~ tô kê me-lep na-mavên, nu-tutu tam^uan, ba tô kê me-lep se nô-qôn. Kê me-lep nô-qôn.*

14. *Tô kê ma-van me nen e, kê ma-vap van so « Mabê ni-qôn, mabê ni-myen! »*

15. *Ba kêy so « Mabê ni-qôn qiyig en, kê m-ak qele ave? »*

16. *So « Kimi yoñteg qiyig van na-mta-mi qiyig so ~ ni-akakteg qiyig en, atmi vatqep na-mta-mi e tô mityi. »*

17. *Mey nen, mabê ni-qôn ê-gên.*

18. *« Ba tô kemem ta-matyak lok qele ave? »*

19. *Ba kê so « Makôh! Na-ge nan agôh, nu-tutu agôh. Nu-tutu so mo-kokyet en, bastô kê so m-ôlôl/nu-tutu so m-ôlôl en, so ni-kokyet en, bastô kimi matmatyak ê-gên. »*

9. Ils demeurèrent un certain temps comme cela, sans trop savoir quoi faire.

10. Ils ne savaient pas comment était la nuit, comment était le jour ; et comme ils restaient là sans rien faire, Ikpwet se tourna vers eux, et dit « Eh, les amis ! Ne bougez pas, je m'en vais chercher quelque chose, pour faire venir la nuit et le jour. »

11. Il se rendit vers l'Ouest, dans l'île d'Avap, d'où il ramena un coq, ainsi qu'une pierre d'obsidienne.

12. Lorsqu'il revint avec tout cela, avec l'obsidienne, il s'adressa à ses frères, et dit : « Bon ! Vous allez écouter ce que je vais vous dire. Je vais faire venir ~ » :

13. ~ Ah oui, j'oubliais, il était allé chercher une pierre d'obsidienne, un coq, et aussi la Nuit. Il est allé chercher la Nuit.

14. Lorsqu'il fut revenu, il leur déclara « Vienne la nuit, vienne le jour ! »

15. Eux demandent « Mais Vienne la nuit, qu'est-ce que ça veut dire ? »

16. Et lui : « Tout à l'heure, quand vous sentirez que vos yeux, comment dire ? qu'il leur arrive quelque chose, alors vous devrez les fermer, et puis dormir. »

17. Voici la nuit qui s'approche.

18. « Mais au fait, comment nous réveillerons-nous ? »

19. Il leur répond « Ne vous en faites pas. Voici la solution : le coq que voici. Lorsqu'il fera cocorico, je veux dire lorsqu'il se mettra à crier, à chanter cocorico, ce sera pour vous le moment de vous réveiller. »

20. *Kêy wo « Itôk. »*

21. *Tô kêy bagbag van, mahê ni-yêpyep nen, kêy gengen bab nen, kêy et van qele kê :*

22. *kêy bagbag van, wa bê nen wo « Uuh! Na-mte-k n-akteg qiyig? »*

23. *Kê wo « Vatqep! » ewa mey nen vatqep na-mta-n.*

24. *Ewa ni-mtiy e, yoñteg van qele kê nê-mdê-n ni-weweb.*

25. *E kê mo-wow van qele nen van van, kêy del me-mtiy qêt; van i van i van e wo ~ kê ni-batig bag nen tô kêy yoñteg qele kê a nu-tutu ni-kokyet. Kê wo « Kokoo koo! »*

26. *Kê wo « Ale, matmatyak ê-gên, yêbê, atmi matmatyak! »*

27. *Kêy matmatyak.*

28. *Ba mey nen en, kê me-lep na-mavên e, ba kê ni-teptep woywoy a mahê qôn en; kê ni-tep bag alge en.*

29. *Tô kê ni-teptep woywoy qele gôskê ewo tô na-mahê e/tô ne-mey ni-tep ê-gên, tô ~ na-vap nono-nmem a/na-gatgat no-nmem a ~ lok me Bankis kê e, so « ne-mey ni-tep », so mey nen a veg a lqet a kê a me-tep tô en.*

30. *Kê me-tep tô na-mlêg qele nôk e tô mahê ni-myen, tô nu-tutu ni-kokyet.*

31. *Tô bab ê-gên, tô kêy tog ê-gên.*

20. « Entendu », disent-ils.

21. Restés assis tandis que le soir tombe, ils finissent leur dîner, et soudain se rendent compte :

22. « Oh là là! (s'écrie l'un d'entre eux). Qu'est-ce qui arrive donc à mes yeux? »

23. Ikpwet lui dit « Ferme-les! », et le voilà qui ferme les yeux.

24. Alors il s'endort, et sent que son nez se met à ronfler!

25. Et comme cela continuait pendant un certain temps, eux aussi finirent par tous s'endormir. Ils dormirent ainsi longtemps, longtemps ~ jusqu'au moment où Ikpwet se leva, et où ils entendirent le coq chanter. Cocorico! Cocorico!

26. « Allez, c'est l'heure de vous réveiller, réveillez-vous donc! »

27. Et ils se réveillèrent.

28. C'est à ce moment-là qu'Ikpwet saisit son obsidienne, et se mit à déchirer la Nuit, dans toute sa longueur. Il déchira le ciel, là-haut.

29. Et comme il déchirait la nuit dans toute sa longueur, l'aurore fit son apparition. Et justement, notre expression à nous, dans notre langue ici aux Banks, que « l'aurore déchire » pour dire « le jour se lève », elle vient d'Ikpwet, car c'est lui qui déchira le ciel ce jour-là.

30. Et lorsqu'il eut ainsi déchiré les nuages, le jour se fit, et le coq chanta encore une fois.

31. Et voilà, c'est fini, et leur vie continua ainsi.

Le Bal des morts-vivants

Après avoir ainsi découvert la Nuit, les motalaviens apprendront que c'est aussi le monde de l'incertitude, de la peur et du retour des morts parmi les vivants. C'est en effet toujours la nuit qu'apparaissent, aux abords des villages ou dans la forêt plus profonde, les revenants qui font trembler le monde, ces *na-tmat* qui font leur pâture des vivants que nous sommes. Aussi se gardera-t-on de fréquenter, à des heures tardives, les endroits les plus obscurs de l'île – y compris, de nos jours, les abords de l'école française de Woñyeskey. Une des activités préférées des *na-tmat* est la danse, la même danse circulaire qui fait toujours tourner les humains autour des musiciens, que ceux-ci frappent le rythme sur des bambous, ou accompagnent, plus récemment, leurs chansons populaires sur les guitares du String Band. Aux grandes occasions festives dites *no-kolkol*, on voit parfois sortir de la forêt profonde un groupe de ces diables venus danser sur la place du village avant de repartir; et le même terme *na-tmat* finit par désigner, en motlav, non seulement les fameux esprits des morts, mais aussi les masques traditionnellement portés lors de ces danses, voire toutes sortes de chapeaux. Le conte qui suit nous est raconté par Hansell, un homme de 40 ans environ, qui travaille et vit dans la ville de Santo, sans pour autant



Danse des esprits.

oublier ni sa langue ni les contes de son enfance. Il nous raconte l'histoire de deux amis, dont l'un sera emporté malgré lui dans une ronde infernale, au sens propre du terme, dans l'obscurité des montagnes de Motalava, en pleine nuit – là même où personne, ni enfant ni adulte, ne voudrait se trouver après six heures du soir.

Une présentation précise de ce conte dépasserait les limites de cet article; nous attirerons simplement l'attention sur quelques éléments. Du point de vue ethno-linguistique, cette histoire met constamment en jeu un fait important

Dans quelques grandes occasions, les hommes initiés se réunissent encore au grand secret (*na-balgoi*), à l'écart du village, pour sculpter et peindre ces masques des esprits (*na-tmat*) ; devenus méconnaissables, ils sortent alors au grand jour, et dansent au milieu du village leur ronde infernale, avant de disparaître à nouveau. [village de Toglag, le 12 juin 1998].



du motlav, que nous n'avions pas encore signalé : la constante référence à l'espace géographique. Que ce soit pour situer des personnages dans un conte ou des individus réels, on ne peut se passer de les identifier par leur appartenance à un lieu précis, plutôt qu'à un nom de famille, par exemple. D'autre part, la localisation spatiale n'utilise jamais les notions de droite et de gauche, qui nous sont si

familiales, mais toujours les points cardinaux : ainsi, notre conte exploite très précisément les quatre adverbes directionnels de la langue, à savoir § 3 hag « vers l'Est » (vers Aplôw, cf. carte), § 2 hôw « vers l'Ouest » (vers les principaux villages de l'île), § 75 yow « vers la mer », § 35-37 hay « vers la montagne, vers l'intérieur des terres ». Cet emploi est constant dans la langue, et l'on ne dit jamais « Assieds-toi à ma gauche », mais « Assieds-toi à mon ouest ».



"Parole" ou "causerie" d'autrefois?



Le folklore oral à Motalava se compose surtout des chansons (cf. *supra*) et de récits plus longs, en prose. Ces derniers sont répartis en deux grandes catégories vernaculaires ; 90 % de ces narrations s'appellent *na-vap t-am^wag* « paroles d'autrefois », et racontent les aventures de héros imaginaires, généralement jeunes, selon un schéma globalement récurrent – le héros se trouve confronté à diverses épreuves, qu'il réussit finalement à vaincre. Ces histoires, plutôt racontées par les (grands-) parents à l'intention des enfants, ne prétendent pas à la vérité, et se placent délibérément dans un monde merveilleux, volontiers jugé futile et peu sérieux. En revanche, certains récits (env. 10 %) sont soigneusement exclus de cette première catégorie, quand bien même ils y

ressembleraient, et sont nommés *na-kaka t-am^wag* « causerie d'autrefois ». Ce sont plutôt des histoires que se racontent les adultes, voire les hommes initiés, dans des contextes plus sérieux, solennels. En outre, on insiste souvent sur la véracité – y compris symbolique – des faits ainsi relatés, en dépit du merveilleux qui y règne ; des preuves tangibles viennent souvent étayer ces histoires, comme des marques laissées par des Géants dans le paysage rocheux de l'île.

Malgré une nuance difficile à saisir entre les deux mots *na-vap* et *na-kaka*, les deux expressions semblent bien correspondre à notre opposition entre contes et légendes. Il est à noter que seuls les contes se donnent comme des « formes culturelles » à part entière, transmises telles quelles au fil des générations (*vap tabay me* « raconté en guirlande jusqu'ici »). Au contraire, les légendes sont souvent présentées comme un simple morceau de conversation sur le passé, sans mise en forme, ni formules de narration consacrées ; en cela, elles s'apparentent à l'Histoire.

D'autre part, il n'y a ni « griot », ni « conteur » à Motalava : chacun est également dépositaire de la tradition, qu'il ait quatre-vingts ans ou six ans et demi. Il est même rare qu'on désigne quelqu'un comme connaissant, mieux que les autres, la tradition en général ; plutôt, on désignera chaque personne du village comme le meilleur interprète de tel ou tel conte. On retrouve là cet individualisme égalitaire des motalaviens, excluant toute hiérarchie aussi bien que toute spécialisation.



Lamis, qui dit avoir 99 ans, raconte aux enfants la légende d'Iqet.

Du point de vue ethnologique, ce que nous avons dit sur les *na-tmat*, est parfaitement illustré par ce conte : on note ainsi combien ils sont liés au monde de la nuit (25) et disparaissent quand revient le jour (66, 76). D'autre part, alors que le monde des Vivants est

clairement associé à la civilisation du village (77), celui des Morts se situe soit au milieu de l'Océan (23), soit dans la forêt profonde (36), c'est-à-dire aux deux extrêmes géographiques qui s'opposent aux villages du littoral : soit à l'extrême *yow* (en mer), soit à l'extrême *bay* (en forêt). Par ailleurs, on notera quelques détails déjà mentionnés, comme la double économie de Motalava, axée tant sur la pêche (13, 24) que sur l'agriculture dans le champ familial (5, 18). Et les stratagèmes employés par notre héros ne sont qu'un exemple de l'ingéniosité des gens de Motalava, lorsqu'il s'agit de tirer parti des ressources inépuisables de la nature.

Mais laissons-nous plutôt guider par les aventures de nos deux amis : les frissons sont garantis !

Le Bal des morts-vivants

1. *Tog tog i van en, ige togtog sil, bôw M^wotlap en.* 1. Il était une fois, les gens de Motalava, qui vivaient en villages.
2. *Ba ige togtog sil nen en, bôw me lok me antan, na-lqôvên vitwag thiwag mi na-tm^wan vitwag me-psiis êntê-yô vitwag, na-tm^wan.* 2. Dans un de ces villages, à l'ouest de l'île, une femme et un homme donnèrent naissance à un petit garçon.
3. *Bas tô, lok bag Aplôw, na-tm^wan tiwag mi na-lqôvên vitwag, kôyô me-psiis êntê-yô vitwag yow, na-tm^wan.* 3. En même temps, à l'est du côté d'Aplôw, un homme et sa femme donnèrent, de leur côté, naissance à un autre garçon.
4. *Ba vêtmaê a lo-togtog no-yô nen, kôyô et êglal te kôyô.* 4. Au début, les deux garçons ne se connaissaient pas.

5. *Ba tita no-no-n mey na-tm^wan a tog tô lok bôw me a antan en, kê ni-vêtleg bag/kê ni-lep êntê-n e, ba kêy so van lê-tqê a Aplôw.*

5. Mais un jour, le garçon de l'ouest se rendit avec sa mère à l'autre bout de l'île, vers Aplôw, pour travailler aux champs.

6. *Ba kêy van bag nen en, kêy mugumgu bah van lê-tqê no-no-y nen en, bas tô etsas van nô-lôm^wgep su vitwag a – êntê-n mey bag Aplôw a kê me-psiis a na-tm^wan vitwag se.*

6. Lorsqu'ils eurent terminé leur travail aux champs, ils firent la rencontre d'un petit garçon, celui-là même qui était né à Aplôw en même temps que lui.

7. *Bas tô tita no-no-n mey na-lqôvên/yôge matag no-yô bag e/kê ni-vap van biy yôge matag no-yô mey lok bôw me e so « Itôk so yôge lôm^wlôm^wgep susu gôh kê, kôyô bulsal. »*

7. Alors la mère du garçon de l'est dit à celle du côté de l'ouest « Ce serait bien si nos deux garçons devenaient des amis, n'est-ce pas ? »

8. *Nen e tô yôge matag no-yô nen batig lep êntê-yô nen e tô kêy m^wôl lok bôw me.*

8. Elles se mirent d'accord, puis repartirent chacune avec son enfant.

9. *Tô kêy togtog van nen e yôge lôm^wlôm^wgep nen e kôyô lililwo bag. Tô kêy mo-tog van i tog en kôyô mî-lililwo galsi, bas tô – tô qôn vitwag se nen en, qe so kôyô mal lôm^wlôm^wgep ê-gên.*

9. Au fil des années, nos deux garçons grandissaient en même temps, grandissaient tant et si bien, qu'ils finirent par devenir de jeunes hommes.

10. *Ba mey nô-lôm^wgep vitwag en, kê vap van biy tita no-no-n so/(mey nôk en, yobê lok bôw me antan) van biy kê so « Talôw e, gên van tatal biy bulsal nâ bag Aplôw. »*

10. Un jour, l'un des deux garçons (c'était celui de l'ouest) dit à sa mère « Demain, si nous allions voir mon copain de l'est, là-bas, à Aplôw ? »

11. *Nen en, bastô kêy tatal têt kêy bag nen e ba kôyô vatvat no-no-yô e wo « Lô-qôn qele nôk, dôyô van bag qôn a – a Qôyê. »*

11. Ils se rendirent là-bas, et les deux amis prirent rendez-vous pour la prochaine fois « Tel jour, nous pique-niquerons ensemble, sur la plage de Kpwôyê. »

12. *(le-pnô vitwag, lê-vêthiyle gên a – a Aplôw yeh, lok bôw me antan yeh). Ba so kôyô so tog qôn bôw gên.*

12. (vous savez, un lieu-dit sur la plage, au milieu de l'île, entre Aplôw à l'est et la côte ouest). Ils se donnèrent donc rendez-vous là-bas pour y passer la journée.

13. *Tô nô-qôn nen ni-van me nen en, kôyô ma-vatvat so mey a bôw me antan kê ni-pñon na-mu-n nô-mômô. Ale, mey lok bag Aplôw so kê ni-lep na-mu-n ne-gengen, nê-dêvet.*

14. *Kê ni-van me ni-dyê, ni-salsal dèyê kê; ale mey bôw en ni-pñon me nô-mômô, ale kôyô gengen tiwag bah e tô kôyô qoyo m^wôlm^wôl lok se.*

15. *Tô dên me la-taem nen e tô lê-vêtmabê nen en, lô-qôn mey a so kôyô so gengen aê en.*

16. *Bastô mey bag Aplôw en, ni-lep têtymat ne-gengen na-mu-n, tô kê ni-van m^wag bôw me ê-gên.*

17. *Van m^wag bôw me nen e tô kê ni-salsal na-ga-yô ê-gên.*

18. *Ni-sal nê-dêvet, na-ptel, tô ni-têtymat qêt bôw ne-gengen ni-mnog, tô kê ni-dyêdyê a êplô-n en.*

19. *Kê me-dyê kê van, me-dyê kê van, me-dyê kê van, na-lo en ni-vanvan geb.*

20. *Va -n, dên me lêlwomyen, êplô-n en tateh qete.*

21. *Kê me-dyê kê van, me-dyê kê van, na-lo mi-tig têtqêl van le-lo vêtêl qele nôk, dêm so êplô-n en so ni-van me, tateh.*

22. *(Mey nôk en a, êplô-n mey a bôw antan en, kê mal mat. Kê ma-mat.)*

23. *Tô kê ni-bagbag dèyê van, bag dèyê van, dên van le-lo têtvelêm qele nôk, wa kê et bôw qele kê a tig lô me a gotmet.*

13. Pour le jour du rendez-vous, ils avaient convenu que le garçon de l'ouest devrait venir avec une provision de poissons, tandis que le garçon d'Aplôw, à l'est, devait apporter des légumes, de l'igname sauvage...

14. Celui-ci, le jour venu, devait attendre en préparant un feu, pendant que le garçon de l'ouest irait pêcher du poisson; ensuite, tous les deux prendraient ensemble le repas, avant de rentrer chez eux.

15. Puis vint ce fameux moment, le jour où ils devaient manger ensemble.

16. Le garçon d'Aplôw emporta ses légumes, et arriva le premier à Kpwôyê.

17. Une fois arrivé, il alluma un feu pour préparer leurs grillades.

18. Il grillait des ignames et des bananes sauvages; et lorsque ce fut prêt, il se mit à attendre son ami.

19. Il l'attendit, l'attendit, l'attendit des heures, tandis que le soleil continuait sa course.

20. Lorsque midi arriva, son ami n'était toujours pas là.

21. Il l'attendit, l'attendit, l'attendit longtemps; le soleil se penchait comme pour marquer trois heures, mais l'ami attendu ne venait toujours pas.

22. (En réalité, ce qui se passait, c'est que son ami de l'ouest, il venait de mourir. Il était mort.)

23. Il resta longtemps assis à l'attendre ainsi, jusqu'à cinq heures du soir environ, lorsqu'il le vit soudain apparaître du côté de la mer.

30 *Nen e, bastô kê wo « Iplu-k mê-dên ê-gên! Kê wun so ni-sok sas te mômô, ba kê wun ma-galês kê so kê so ni-sok te mômô. »*

31. *Tô kê me-del i van en wa ni-dên kê me, vêtmahe ni-van bôw tô qe so ni-su mêlêglêg ê-gên.*

32. *Tô kê so « Bulsal, nêk mê-dên! Oo, no mal van tô me, ma-bag dèyê nêk van, bag dèyê, tateh. Nok dêm so nêk ta-van vêt te me, ba itôk, no-ndô qulqul na-maymay, tô no ma-bag dèyê dên nêk van/vêtmahe nêk mê-dên me. Ba itôk, ne-gengen no mal têtymat qêt. Ba dô sal êwê nô-mômô nôk en, dô gengen bah ewo tô... dô mitiy, talôw etô nêk van, ale nok van. »*

33. *Nen, tô kôyô sal bag nô-mômô nen en, tô nô-mômô ni-têtymat bôw tô kôyô so gengen, ba mey a/bulsal no-no-n a/lok bôw me antan kê, bôw me antan en, kê ma-vap van biy kê wo « Bulsal, nêk et et vêtglal te no? »*

34. *Ba bulsal no-no-n mey a bag Aplôw e, kê wo « Oo! No n-êglal nêk. No n-êglal so bulsal mino inêk en. Nu-qulqul no-ndô a dô me-qtêg yak me a nu-su. »*

35. *Ba kê et lep qete van a lê-qtê-n a so kê mal mat en.*

36. *Kôyô su bagbag van tusu gengen nen e, kê ni-vap lok van wo « Bulsal, nêk et et vêtglal te no? »*

37. *Kê ni-vavap qele nôk e tô - so mey bag en so ni-dêm vêtglal van biy kê so ikê qele ave.*

30. « Ah! Le voici donc, mon ami! », pensa-t-il. « Il a sans doute cherché longtemps du poisson, mais il a dû avoir beaucoup de mal à en trouver, j'imagine. »

31. Lorsque son ami arriva auprès de lui, la journée touchait à sa fin, et laissait déjà place à l'obscurité.

32. « Eh bien, mon ami! » s'écria-t-il, « te voilà enfin! Moi, ça fait des heures que je suis assis ici, à t'attendre, sans résultat. J'avais fini par croire que tu ne viendrais jamais! Heureusement, notre amitié est plus forte que tout, c'est pourquoi je t'ai attendu jusqu'à ton arrivée. Bon, qu'à cela ne tienne, le repas est déjà prêt : faisons griller tes poissons, mangeons-les, et puis après une bonne nuit de repos, demain matin nous rentrerons chacun de notre côté. »

33. Alors ils se mirent à griller le poisson, et lorsque tout fut prêt pour le repas, le garçon de l'ouest se tourna vers son ami, et lui demanda : « Dis-moi, mon ami, tu ne me reconnais pas? »

34. Son copain d'Aplôw lui répondit aussitôt « Mais bien sûr que je t'ai reconnu! Je vois bien que tu es mon ami, celui que j'ai depuis ma plus tendre enfance. »

35. Dans son esprit, il n'avait pas encore compris que son ami était mort.

36. Ils restèrent assis quelque temps, puis il lui reposa la question : « Dis-moi, mon ami, tu ne me reconnais pas? »

37. Il lui répétait cette question pour que son ami se rende compte de ce qui était arrivé.

38. *Ba e, bulsal no-no-n e wo « Oo! No n-êglal nèk! »*

38. Encore une fois, son ami répondit « Mais bien sûr que je t'ai reconnu! »

39. *Tô kê ni-vêhge kê vag têt, kê ni-vêhge kê vag têt nen e, ba kê ni-van lê-qêt-n me y a bag Aplôw en.*

39. Il lui répéta sa question une troisième fois, en s'approchant du garçon d'Aplôw, pour qu'il le voie mieux.

40. *Kê wo « Oo, bulsal, no m-et vèglal nèk ê-gên. »*

40. Soudain, celui-ci s'écria : « Ça y est, maintenant, je t'ai reconnu! »

41. *Kê wo « Nêk wo m-et vèglal no qele ave, ba anen. No mal mat. Ba itôk, nèk tog mêtêmtæg. Dôyô gengen bab nôk en, ba dôyô vèykal ña bay a lu-wutwut alge gên.*

41. Alors l'autre déclara « Si tu m'as reconnu, tu ne t'es pas trompé. Je suis mort. Mais tout va bien, n'aie pas peur. Finissons notre repas, et puis nous nous rendrons ensemble là-haut, dans la montagne, au milieu de la forêt.

42. *Ba dô so ma-van qiyig bay en, kêy kolkol tô bay en. No-kolkol liwo leñ. Na-laklak liwo leñ, kêy laklak (kastom, qele gên).*

42. Quand nous arriverons là-haut, nous tomberons sur une fête, une fête immense. C'est un bal, où l'on danse comme autrefois.

43. *Ba dô wo ma-van qiyig bay en, welan no-no-y kê têt-vêhge qiyig dôyô so 'Môkbe sêysêy ta-myam gên! N-et vitwag aê tege mi gên kê, a kê n-êh! Ba gên tu-kuy qiyig kê!'*

43. Mais tu verras, lorsque nous arriverons là-haut, leur chef s'écriera tout à coup : « Ça sent la chair fraîche ici! Il se cache parmi nous un être humain, qui vient du monde des vivants! Nous allons le dévorer! »

44. *Ba kê so ma-vap qiyig so 'gên kônkônlat na-bne-ngên', ba nèk lep nê-qêtênge a nu-susu ôk, bastô nèk têt van le-bnê.*

44. Alors, quand il donnera l'ordre à tout le monde « Faisons craquer les os de nos bras! », toi tu devras prendre quelques brindilles, et les tenir dans la main.

45. *Nêk t-et so gên ti-tig walêg qiyig, ba kê t-etgal qiyig gên. Tô kê so ma-vap qiyig so 'kônkônlat na-bne-ngên' en, ba nèk lep nê-qêtênge susu en, ba nèk vigiy qele nôk e, ba tô kê ni-mlamlat. Tô kê n-êglal so nèk kônkônlat na-bnê.*

45. Alors que nous serons tous debout en cercle, il viendra nous inspecter les uns après les autres. Dès qu'il te dira « Vas-y, fais craquer les os de tes bras! » alors tu devras écraser tes brindilles et les briser en mille morceaux : il croira ainsi que tu te craques les bras.

46. *Kê têt-vêhge qiyig nèk vag têt. Vitwag se, so gên so gaygayêy – gaygayêy, a – ñitñit nê-lwo-ge, a –? (a so Ñ Ñ Ñ, qele gên). Tô so kê ni-van qiyig me biy gên del a –, ige tamat del geb nôk en, ige del tamat del en ta-galeg qiyig qele anen. Ba kê ni-dên qiyig nèk me*

46. En tout, il t'imposera trois épreuves. Pour la deuxième, il nous demandera tous de grincer des dents. Il passera en revue tous les fantômes de la fête, et chacun fera tour à tour la même chose. Quand ce sera ton tour, tu devras

en, a –? nèk gaygayêy nô-nôm. Nêk ñitñit nê-lwê mabgê.

également grincer des dents, en les frottant les unes contre les autres.

47. *Bas tô, vitwag se, kê ta-vap qiyig so/gên lak van i lak en e kê ta-vap qiyig so 'Tig yoyoñ! N-et vitwag aê tege mi gên kê, kê n-êh! Ba leplep yak na-mta-ngên e, môm lok van'. Bastô me y nôk en a –, dô lep a – (nêk n-êglal na-tmatvêvê? Matvêvê a van a lê-qêtênge a nèk et van a kê ni-lawlaw a qele na-mte et – bas igên!)*

47. Enfin, troisième épreuve, il s'exclamera tout d'un coup « Ne bougez plus! Il y a là, parmi nous, un être humain, vivant! Que chacun d'entre nous retire ses yeux de ses orbites, puis les y remette! » À ce moment-là, toi et moi nous prendrons des champignons matvêvê, tu sais, ces champignons qui brillent sur le tronc des arbres, et qui ressemblent à des yeux?

48. *Ba nèk lep e, môm vôiô, môm vitwag me nôk, môm vitwag me nôk. Kê ni-bagbag a lê-qêtênge a ne-myeñ. Tô môm me nôk, môm tekegi. »*

48. Eh bien ces champignons, prends-en deux, un dans chaque main (tu en trouveras sur les souches d'arbres). Puis tu les remettras sur tes deux yeux, l'un ici, l'autre de l'autre côté. »

49. *Tô kê wo « Itôk. No mal lep nê-dêmdêm a nèk vap me en/No-bobole a nèk vap me en, no mal êglal ê-gên. »*

49. « Entendu », répondit son ami, « j'ai compris toutes tes instructions, tout ce que tu m'as expliqué je m'en souviendrai. »

50. *Tô kê me-lep ni-vingey, me-lep nê-qêtênge a ne-mlamlat a/nê-qêtênge susu, bas tô me-lep na-matvêvê nen, tô kôyô van.*

50. Il se munit alors de coquillages, de brindilles friables, et enfin de ces champignons matvêvê, puis ils se mirent en route.

51. *Van i van van en dên bay alge, yoñteg bay en a – no-kolkol en : bêtewê noumat! No-kolkol en ni-lwo. Kêy lak tô en, bêtewê.*

51. Ils gravirent toute la côte jusqu'au sommet de la montagne, où ils entendirent soudain les échos d'une fête. C'était donc vrai! La fête était immense; et l'on y dansait à perdre haleine.

52. *Kôyô dên kêy van nen e wo tô a – lak biyñ kêy.*

52. Lorsque nos deux compagnons arrivèrent à leur hauteur, ils entrèrent eux-mêmes dans la danse.

53. *Lak walêg van, lak walêg van, lak walêg van, amtalñan et liwo ne tamat en, kê ni-vêhge kêy wo : « Igên del, tig yoyoñ! Nô-môkbe sêysêy ta-myam nôk en aa, gên mas kuy nê-qêtê-n a isqet agôh! N-et vitwag a – mi gên gôh en aa, kê n-êh laptô! Ba gên mas kuy kê! Ale ige del tig walêg! »*

53. La danse tournait, tournait, tournait, lorsque soudain le chef des fantômes s'exclama : « Halte, ne bougez plus! Ça sent la chair fraîche ici, il faut à tout prix l'attraper et le dévorer. Car il y a un homme parmi nous, ici même, qui est encore vivant! Nous allons le dévorer! Mettons-nous tous en cercle. »

54. *Ige del tig walêg qêt. Tiwag mi n-et mey a nu-bulsal no-no-n a n-êh en, kê aê.*

55. *Tô a kê vap van biy kêy e wo « Ale, gên gaygayêy! » (so kêy nît nê-lwo-y)*

56. *Tô kê ni-van biy na-tmat mey nôk, kê vap van so « Nît tog nê-lwê. » – Na-tmat mey nen ni-gaygayêy. Ñ Ñ Ñ*

57. *« Ale, vitwag se! » Vitwag wo « Ñ Ñ Ñ »*

58. *Kê ma-van van van, ige del e dêñ me biy kê; nen e, kê ni-lep ni-vîngey, tekeli tekeli. Ba kê ni-ob qele nôk en aa, qele a so « Ñ Ñ Ñ », qele agôb.*

59. *« Oo, itôk, ale! Tateh, tateh n-et mey a n-êh agôb. Kobed, gên laklak lok.*

60. *Kêy lak van i lak i lak i lak i lak en e kê wo « Gên tog yon! Môkbe sêysêy ta-myam nôk en aa, gên mas kuy nê-qêt-n a – isqet agôb! N-et mey a n-êh, kê tege mi gên alon agôb! Gên tig walêg qêt lok! »*

61. *Tig walêg nen, kê wo « Ale, gên kônkônlat na-bne-ngên! »*

62. *Van van biy vitwag, kê ni-kônlat ni-biy le-bne-n. Kê ma-van walêg a – ige tamat a kêy na-mwadeg geb nen e, kêy ma-galeg qele anen.*

63. *Dêñ me biy kê, n-et mey a n-êh en kê ni-lep nê-qêtênge en aa, ni-pgîpgîy qele nôk en, nê-qêtênge ni-mîlamlat.*

64. *Kê wo « Tateh! Kê tateh gôb. Gên laklak lok! »*

54. Ils se mirent tous en cercle, y compris le jeune homme venu du monde des Vivants.

55. Alors il leur donna l'ordre de tous grincer des dents.

56. Il s'approcha de l'un des fantômes, et lui ordonna « Vas-y, grince des dents! » – et le fantôme de s'exécuter : KkKkKk...

57. Allez, au suivant! – et lui « KkKkKk... »

58. Continuant ainsi à les passer en revue, il finit par arriver à hauteur de notre héros. Celui-ci s'empara de ses coquillages, un dans chaque main, et les frotta l'un contre l'autre, faisant le même bruit « KkKkKk... »

59. « OK c'est bon! Je me suis trompé, il n'y a aucun être humain parmi nous. Allons, que la danse continue! »

60. La danse reprit, et se remit à tourner, tourner, tourner, lorsqu'il s'exclama soudain « Silence! Ça sent la chair fraîche ici, il faut le dévorer sur-le-champ! Il y a un homme parmi nous, ici même, qui est encore vivant! Remettons-nous tous en cercle. »

61. Quand tous furent disposés en cercle, il leur donna l'ordre de faire craquer les os de leurs bras.

62. Chaque fois qu'il approchait de quelqu'un, il lui brisait les bras en mille morceaux. Il fit la même chose à tous les fantômes autant qu'ils étaient, l'un après l'autre.

63. Lorsqu'il atteignit le jeune homme du monde des vivants, celui-ci prit ses brindilles et serra les mains très fort pour les faire craquer.

64. « C'est bon, s'écria-t-il, il n'est pas ici! Que la danse continue! »

65. *No-kolkol en, no-kolkol e ni-lwo.*

66. *Nen e, kêy lak van i lak i lak en, kê ni-biggoy lok kêy, wo (mey nôk en, vêtmaê ni-vanvan me, sisqet so ni-myen ê-gên!) – wo « Gên leplep yak na-mta-ngên! Ami del tig walêg lok se! »*

67. *Ige del tig walêg qêt lok se, kê ni-van me ni-qêtêg van biy vitwag, wo « Lep yak na-mte! » Kê ni-lep yak na-mta-n, kê ni-tig bôu, ewa « Môk lok van! » Kê ni-môk lok van.*

68. *Ige tamat del geb nen en, kêy ma-galeg kêy qele anen.*

69. *Dêñ me biy kê, matvêvê a kê mô-môk tô a tekeli tekeli.*

70. *Nen e wo « Lep yak na-mte! » Kê ni-batig bag nen, ni-lepyak vitwag vitwag, ni-têy goy, « Môk lok se van! » kê ni-môk van.*

71. *Kê ni-môk lok se van nen e wo tô welan no-no-y e wo « Tateh, kê tateh gôb. Gên laklak lok! »*

72. *Ba mey nôk en aa, bulsal no-no-n mey a mal mat kê mal vap van biy kê so « Vêtmaê so mo-nognog meyen qiyig me, no so mi-tig muag qiyig so me-skiyak qiyig en, e nêk dam no. »*

73. *Bastô kêy lak van i lak en, yonêg van qele kê a – vêtmaê ni-nognog meyen me nen en, e bulsal no-no-n mey a mal mat kê wo « Bulsal! Dam êgê lê-kle-k! Dô yow ê-agôb! » Tô so kôyô so valag ê-gên.*

74. *Nen ewo tô a – kêy laklak walêg lavetô wa mey a/bulsal no-no-n mey a mal mat en, kê a mi-tig muag nen en, mey a n-êh en ma-dam kê.*

65. La fête reprit, une fête immense.

66. Après une longue, longue danse, il les interrompit une nouvelle fois, et dit (entre-temps les heures s'étaient écoulées, et déjà le jour approchait) – il dit « Nous allons tous retirer les yeux de nos orbites! Tout le monde en cercle! »

67. Quand tout le monde se fut mis en cercle, il s'approcha du premier, et lui ordonna « Enlève tes yeux! » – et lui, de les retirer; « Remets-les! » – il les remit en place.

68. Tous les fantômes, tous autant qu'ils étaient, firent la même chose les uns après les autres.

69. Quand il arriva à sa hauteur, il avait déjà placé ses champignons de chaque côté.

70. L'autre lui ordonna « Enlève tes yeux! » – et lui de les enlever, l'un après l'autre, en les gardant dans la main; « Remets-les en place! » – et il les remit en place.

71. Quand il les eut remis en place, leur chef s'exclama « Bon, il n'est pas ici! Que la danse continue! »

72. Or, celui des deux amis qui était mort, avait dit à l'autre « Lorsque le jour s'approchera, si tu me vois prendre soudain la fuite devant toi, tu dois me suivre. »

73. Et comme la danse se poursuivait, on vit peu à peu la nuit faire la place au jour; alors, celui qui était mort dit « Mon ami, dépêche-toi, suis-moi, c'est maintenant qu'il faut nous enfuir! » Et ils s'apprentèrent à prendre la fuite.

74. Et tandis que la danse continue de tourner indéfiniment, les deux amis prennent leurs jambes à leur cou : celui qui est mort devant, celui qui est vivant derrière.

75. *Kôyô a me-skiyak va -n dên you qele nôk nen e wa, welan no-y n-et vèglal kê wo « Mòkbe sêysêy ta-myam e tô sikyak vatag you! Dam kê! »*

76. *Ige tamat del geb nen e tô a damti kê ê-gên.*

77. *Damti kôyô you nen, kôyô me-skiyak me-skiyak, bêu tégèl bôw lu-wutwut, le-gyân, vèykal lok lu-wutwut, bêu tégèl, valag me nen e, dên me na-tmat vituag bag tô nen aa, a Na-tmat Lab. Na-lab no-no-n ni-lwo.*

78. *Kê mitiy tô nen en aa, mey a n-êb en ni-skiyak me nen e, vaysig veteg van a la-lab no-no-n, e kê ni-gayka yak me nen wo « Eeeey! Na-bap gôb?! »*

79. *Nen e kê ni-skiyak tasga.*

80. *Ige dên kê me nen wo « Nêk m-etsas n-et sikyak vatag me gôb? »*

81. *Wo « Oo! Valag vatag you anen! »*

82. *Kêy dam kê you me nôk e vêtma bê ni-van me tô kê so ni-myemyen geb me ê-gên.*

83. *Tô a kê me-skiyak nen e, vêtma bê ni-myen galsi bôw nen en aa, tô kê ni-you sey lô van a le-pnô no-no-n a l-êm^w a Aplôw nen e, tô kê ni-mat m^wôl.*

84. *Tô kêy wow goy van biy kê tô - wow goy kê van i van en, kê ni-êb lok me nen e, bastô kêy vèbge kê van so « Qele ave? »*

85. *Tô kê ni-kaka bag na-mtebal mey a kôyô ma-van tô aê en.*

86. *Kaka qêt van aê nen e tô, ni-bab ê-gên.*

87. *Tô na-kaka no-yô en ni-bab bôw gên.*

75. À peine étaient-ils partis en courant, que le chef s'en aperçut : « Ça sent la chair fraîche qui file à toute vitesse en bas, vers la mer ! rattrapez-le ! »

76. Toute la horde des fantômes se met à la poursuite du jeune homme !

77. Se voyant poursuivis, les deux amis redoublent d'effort dans leur course éperdue : ils dévalent la montagne, en escaladent une autre, redescendent, courent de toutes leurs forces, et tombent sur un autre fantôme qui se trouvait là : Fantôme Couilles-Géantes.

78. Le garçon dans sa course pose le pied sur sa bourse géante, le tirant de son sommeil dans un hurlement de douleur : « Aaaaïe ! Qu'est-ce qui se passe ? ! »

79. Mais le jeune homme a déjà filé.

80. Les autres arrivent en courant : « Tu n'aurais pas vu passer un vivant, qui filait par ici ? »

81. « Si, répondit-il, il dévale la montagne et se dirige vers la mer, là-bas ! »

82. Ils se lancent tous à sa poursuite, mais voilà que le jour commence à se lever.

83. Et alors qu'il continue sa course folle, le jour vient couvrir toute la voûte céleste ; tant et si bien qu'il peut atteindre son village d'Aplôw et sa maison, où il finit par s'évanouir.

84. Les siens accourent pour prendre soin de lui, en sorte qu'il finit par reprendre ses esprits. Tout le monde s'empresse alors de lui poser mille questions,

85. et il se met à leur raconter tout ce qui leur était arrivé.

86. Il leur raconte toute son histoire, et c'est fini.

87. L'histoire des deux amis se termine ainsi.

Bonnemaison (J.), 1986. *La dernière île*. Paris, Arléa.

Bonnemaison (J.) & al. (eds), 1996. *Vanuatu, Océanie : Arts des îles de cendre et de corail*. Catalogue d'exposition. Paris, RMN-ORSTOM.

Codrington (R.H.), 1891. *The Melanesians : studies in their anthropology and folklore*. Oxford, Clarendon Press.

Dixon (R.), 1991. The endangered languages of Australia, Indonesia and Oceania, in R.H. Robins & E.M. Uhlenbeck (ed), *Endangered Languages*. Oxford, Berg, pp.229-256.

Vienne (B.), 1984. *Gens de Motlav. Idéologie et pratique sociale en Mélanésie*. Paris, Orstom



Voici la preuve que l'histoire d'Iqet est bien une légende et non un simple conte : Stakis nous montre le lit, aujourd'hui pétrifié, dans lequel dormait le héros mythologique aux tous premiers temps du monde.



Les esprits des morts (*ma-tmat*) hantent les motlavien ; cette statue, réalisée en fougère arborescente en 1890, se trouve aujourd'hui au Musée de l'Homme.